

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE PRINCE TRAVESTI

MARIVAUX

Comédie — 1724

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ARLEQUIN	145 répliques
HORTENSE	127 répliques
LÉLIO	119 répliques
FRÉDÉRIC	109 répliques
PRINCESSE	90 répliques
LISETTE	38 répliques
L'AMBASSADEUR DE CASTILLE	23 répliques
UN GARDE	1 répliques
ROI DE CASTILLE	1 répliques

*Personnages muets & suite : LA PRINCESSE DE BARCELONE, Le PRINCE de Léon,
FEMMES*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	51
ACTE III	101

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

La Princesse et sa suite, Hortense.

(La scène représente une salle où la Princesse entre rêveuse, accompagnée de quelques femmes qui s'arrêtent au milieu du théâtre.)

(Hortense entre.)

(se retournant vers ses femmes)

LA PRINCESSE *(se retournant vers ses femmes)*

Hortense ne vient point, qu'on aille lui dire encore que je l'attends avec impatience. Je vous demandais, Hortense.

HORTENSE

Vous me paraissez bien agitée, Madame.

(à ses femmes)

LA PRINCESSE *(à ses femmes)*

Laissez-nous.

SCÈNE II

La Princesse, Hortense.

LA PRINCESSE

Ma chère Hortense, depuis un an que vous êtes absente, il m'est arrivé une grande aventure.

HORTENSE

Hier au soir en arrivant, quand j'eus l'honneur de vous revoir, vous me parûtes aussi tranquille que vous l'étiez avant mon départ.

10

LA PRINCESSE

Cela est bien différent, et je vous parus hier ce que je n'étais pas ; mais nous avons des témoins, et d'ailleurs vous aviez besoin de repos.

HORTENSE

Que vous est-il donc arrivé, Madame ? Car je compte que mon absence n'aura rien diminué des bontés et de la confiance que vous aviez pour moi.

15

LA PRINCESSE

Non, sans doute. Le sang nous unit ; je sais votre attachement pour moi, et vous me serez toujours chère ; mais j'ai peur que vous ne condamnerez mes faiblesses.

HORTENSE

Moi, Madame, les condamner ! Eh n'est-ce pas un défaut que de n'avoir point de faiblesse ? Que ferions-nous d'une personne parfaite ? À quoi nous serait-elle bonne ? Entendrait-elle quelque chose à nous, à notre

20

coeur, à ses petits besoins ? Quel service pourrait-elle nous rendre avec sa raison ferme et sans quartier, qui ferait main basse sur tous nos mouvements ? Croyez-moi Madame ; il faut vivre avec les autres, et avoir du moins moitié raison et moitié folie, pour lier commerce ; avec cela vous nous ressemblerez un peu ; car pour nous ressembler tout à fait, il ne faudrait presque que de la folie ; mais je ne vous en demande pas tant. Venons au fait. Quel est le sujet de votre inquiétude ? ²⁵

LA PRINCESSE

J'aime, voilà ma peine.

HORTENSE

Que ne dites-vous : J'aime, voilà mon plaisir ? Car elle est faite comme un plaisir, cette peine que vous dites. ³⁰

LA PRINCESSE

Non, je vous assure ; elle m'embarrasse beaucoup.

HORTENSE

Mais vous êtes aimée, sans doute ?

LA PRINCESSE

Je crois voir qu'on n'est pas ingrat.

HORTENSE

Comment, vous croyez voir ! Celui qui vous aime met-il son amour en énigme ? Oh ! Madame, il faut que l'amour parle bien clairement et qu'il répète toujours, encore avec cela ne parle-t-il pas assez. ³⁵

LA PRINCESSE

Je règne ; celui dont il s'agit ne pense pas sans doute qu'il lui soit permis de s'expliquer autrement que par ses respects.

HORTENSE

Eh bien ! Madame, que ne lui donnez-vous un pouvoir plus ample ? Car qu'est-ce que c'est que du respect ? L'amour est bien enveloppé là-dedans. Sans lui dire précisément : Expliquez-vous mieux, ne pouvez-vous lui glisser la valeur de cela dans quelque regard ? Avec deux yeux ne dit-on pas ce que l'on veut ?

LA PRINCESSE

Je n'ose, Hortense, un reste de fierté me retient.

45

HORTENSE

Il faudra pourtant bien que ce reste-là s'en aille avec le reste, si vous voulez vous éclaircir. Mais quelle est la personne en question ?

LA PRINCESSE

Vous avez entendu parler de Lélío ?

HORTENSE

Oui, comme d'un illustre étranger qui, ayant rencontré notre armée, y servit volontaire il y a six ou sept mois, et à qui nous dûmes le gain de la dernière bataille.

50

LA PRINCESSE

Celui qui commandait l'armée l'engagea par mon ordre à venir ici ; depuis qu'il y est, ses sages conseils dans mes affaires ne m'ont pas été

moins avantageux que sa valeur ; c'est d'ailleurs l'âme la plus généreuse...

55

HORTENSE

Est-il jeune ?

LA PRINCESSE

Il est dans la fleur de son âge.

HORTENSE

De bonne mine ?

LA PRINCESSE

Il me le paraît.

HORTENSE

Jeune, aimable, vaillant, généreux et sage, cet homme-là vous a donné son coeur ; vous lui avez rendu le vôtre en revanche, c'est coeur pour coeur, le troc est sans reproche, et je trouve que vous avez fait là un fort bon marché. Comptons ; dans cet homme-là vous avez d'abord un amant, ensuite un ministre, ensuite un général d'armée, ensuite un mari, s'il le faut, et le tout pour vous ; voilà donc quatre hommes pour un, et le tout en un seul, Madame ; ce calcul-là mérite attention.

60

65

LA PRINCESSE

Vous êtes toujours badine. Mais cet homme qui en vaut quatre, et que vous voulez que j'épouse, savez-vous qu'il n'est, à ce qu'il dit, qu'un simple gentilhomme, et qu'il me faut un prince ? Il est vrai que dans nos Etats le privilège des princesses qui règnent est d'épouser qui elles veulent ; mais il ne sied pas toujours de se servir de ses privilèges.

70

HORTENSE

Madame, il vous faut un prince ou un homme qui mérite de l'être, c'est la même chose ; un peu d'attention, s'il vous plaît. Jeune, aimable, vaillant, généreux et sage, Madame, avec cela, fût-il né dans une chaumière, sa naissance est royale, et voilà mon Prince ; je vous défie d'en trouver un meilleur. Croyez-moi, je parle quelquefois sérieusement ; vous et moi nous restons seules de la famille de nos maîtres ; donnez à vos sujets un souverain vertueux ; ils se consoleront avec sa vertu du défaut de sa naissance. 75

LA PRINCESSE

Vous avez raison, et vous m'encouragez ; mais, ma chère Hortense, il vient d'arriver ici un ambassadeur de Castille, dont je sais que la commission est de demander ma main pour son maître ; aurais-je bonne grâce de refuser un prince pour n'épouser qu'un particulier ? 80

HORTENSE

Si vous aurez bonne grâce ? Eh ! Qui en empêchera ? Quand on refuse les gens bien poliment, ne les refuse-t-on pas de bonne grâce ? 85

LA PRINCESSE

Eh bien ! Hortense, je vous en croirai ; mais j'attends un service de vous. Je ne saurais me résoudre à montrer clairement mes dispositions à Lelio ; souffrez que je vous charge de ce soin-là, et acquittez-vous-en adroitement dès que vous le verrez.

HORTENSE

Avec plaisir, Madame ; car j'aime à faire de bonnes actions. À la charge que, quand vous aurez épousé cet honnête homme-là, il y aura dans votre histoire un petit article que je dresserai moi-même, et qui dira 90

précisément : « Ce fut la sage Hortense qui procura cette bonne fortune au peuple ; la Princesse craignait de n'avoir pas bonne grâce en épousant Lélío ; Hortense lui leva ce vain scrupule, qui eût peut-être privé la 95
république de cette longue suite de bons princes qui ressemblèrent à leur père. » Voilà ce qu'il faudra mettre pour la gloire de mes descendants, qui, par ce moyen, auront en moi une aïeule d'heureuse mémoire.

LA PRINCESSE

Quel fonds de gaieté !... Mais, ma chère Hortense, vous parlez de vos descendants ; vous n'avez été qu'un an avec votre mari, qui ne vous a 100
pas laissé d'enfants, et toute jeune que vous êtes, vous ne voulez pas vous remarier ; où prendrez-vous votre postérité ?

HORTENSE

Cela est vrai, je n'y songeais pas, et voilà tout d'un coup ma postérité anéantie... Mais trouvez-moi quelqu'un qui ait à peu près le mérite de Lélío, et le goût du mariage me reviendra peut-être ; car je l'ai tout à fait 105
perdu, et je n'ai point tort. Avant que le comte Rodrigue m'épousât, il n'y avait amour ancien ni moderne qui pût figurer auprès du sien. Les autres amants auprès de lui rampaient comme de mauvaises copies d'un excellent original, c'était une chose admirable, c'était une passion formée de tout ce qu'on peut imaginer en sentiments, langueurs, soupirs, 110
transports, délicatesses, douce impatience, et le tout ensemble ; pleurs de joie au moindre regard favorable, torrent de larmes au moindre coup d'oeil un peu froid ; m'adorant aujourd'hui, m'idolâtrant demain ; plus qu'idolâtre ensuite, se livrant à des hommages toujours nouveaux ; enfin, si l'on avait partagé sa passion entre un million de coeurs, la part de 115
chacun d'eux aurait été fort raisonnable. J'étais enchantée. Deux siècles, si nous les passions ensemble, n'épuiseraient pas cette tendresse-là, disais-je en moi-même ; en voilà pour plus que je n'en userai. Je ne craignais qu'une chose, c'est qu'il ne mourût de tant d'amour avant que d'arriver au jour de notre union. Quand nous fûmes mariés, j'eus peur 120
qu'il n'expirât de joie. Hélas ! Madame, il ne mourut ni avant ni après, il

soutint fort bien sa joie. Le premier mois elle fut violente ; le second elle devint plus calme, à l'aide d'une de mes femmes qu'il trouva jolie ; le troisième elle baissa à vue d'oeil, et le quatrième il n'y en avait plus. Ah ! C'était un triste personnage après cela que le mien.

125

LA PRINCESSE

J'avoue que cela est affligeant.

HORTENSE

Affligeant, Madame, affligeant ! Imaginez-vous ce que c'est que d'être humiliée, rebutée, abandonnée, et vous aurez quelque légère idée de tout ce qui compose la douleur d'une jeune femme alors. Être aimée d'un homme autant que je l'étais, c'est faire son bonheur et ses délices ; c'est être l'objet de toutes ses complaisances, c'est régner sur lui, disposer de son âme ; c'est voir sa vie consacrée à vos désirs, à vos caprices, c'est passer la vôtre dans la flatteuse conviction de vos charmes ; c'est voir sans cesse qu'on est aimable : ah ! Que cela est doux à voir ! Le charmant point de vue pour une femme ! En vérité, tout est perdu quand vous perdez cela. Eh bien ! Madame, cet homme dont vous étiez l'idole, concevez qu'il ne vous aime plus ; et mettez-vous vis-à-vis de lui ; la jolie figure que vous y ferez ! Quel opprobre ! Lui parlez-vous, toutes ses réponses sont des monosyllabes, oui, non ; car le dégoût est laconique. L'approchez-vous, il fuit ; vous plaignez-vous, il querelle ; quelle vie ! Quelle chute ! Quelle fin tragique ! Cela fait frémir l'amour-propre. Voilà pourtant mes aventures ; et si je me rembarquais, j'ai du malheur, je ferais encore naufrage, à moins que de trouver un autre Lelio.

130

135

140

LA PRINCESSE

Vous ne tiendrez pas votre colère, et je chercherai de quoi vous réconcilier avec les hommes.

145

HORTENSE

Cela est inutile ; je ne sache qu'un homme dans le monde qui pût me convertir là-dessus, homme que je ne connais point, que je n'ai jamais vu que deux jours. Je revenais de mon château pour retourner dans la province dont mon mari était gouverneur, quand ma chaise fut attaquée¹⁵⁰ par des voleurs qui avaient déjà fait plier le peu de gens que j'avais avec moi. L'homme dont je vous parle, accompagné de trois autres, vint à mes cris, et fondit sur mes voleurs, qu'il contraignit à prendre la fuite. J'étais presque évanouie ; il vint à moi, s'empressa à me faire revenir, et me parut le plus aimable et le plus galant homme que j'aie encore vu. Si¹⁵⁵ je n'avais pas été mariée, je ne sais ce que mon coeur serait devenu, je ne sais pas trop même ce qu'il devint alors ; mais il ne s'agissait plus de cela, je priai mon libérateur de se retirer. Il insista à me suivre près de deux jours ; à la fin je lui marquai que cela m'embarrassait ; j'ajoutai que j'allais joindre mon mari, et je tirai un diamant de mon doigt que je¹⁶⁰ le pressai de prendre ; mais sans le regarder il s'éloigna très vite, et avec quelque sorte de douleur. Mon mari mourut deux mois après, et je ne sais par quelle fatalité l'homme que j'ai vu m'est toujours resté dans l'esprit. Mais il y a apparence que nous ne nous reverrons jamais ; ainsi mon coeur est en sûreté. Mais qui est-ce qui vient à nous ?

165

LA PRINCESSE

C'est un homme à Lélío.

HORTENSE

Il me vient une idée pour vous ; ne saurait-il pas qui est son maître ?

LA PRINCESSE

Il n'y a pas d'apparence ; car Lélío perdit ses gens à la dernière bataille, et il n'a que de nouveaux domestiques.

HORTENSE

N'importe, faisons-lui toujours quelque question.

170

SCÈNE III

La Princesse, Hortense, Arlequin.

(Arlequin arrive d'un air désœuvré en regardant de tous côtés. Il voit la Princesse et Hortense, et veut s'en aller.)

LA PRINCESSE

Que cherches-tu, Arlequin ? Ton maître est-il dans le palais ?

ARLEQUIN

Madame, je supplie Votre Principauté de pardonner l'impertinence de mon étourderie ; si j'avais su que votre présence eût été ici, je n'aurais pas été assez nigaud pour y venir apporter ma personne.

175

LA PRINCESSE

Tu n'as point fait de mal. Mais, dis-moi, cherches-tu ton maître ?

(Hortense rit.)

ARLEQUIN

Tout juste, vous l'avez deviné, Madame. Depuis qu'il vous a parlé tantôt, je l'ai perdu de vue dans cette peste de maison, et, ne vous déplaie, je me suis aussi perdu, moi. Si vous vouliez bien m'enseigner mon chemin, vous me feriez plaisir ; il y a ici un si grand tas de chambres, que j'y voyage depuis une heure sans en trouver le bout. Par la mardi ! Si vous louez tout cela, cela vous doit rapporter bien de l'argent, pourtant. Que

180

de fatras de meubles, de drôleries, de colifichets ! Tout un village vivrait un an de ce que cela vaut. Depuis six mois que nous sommes ici, je n'avais point encore vu cela. Cela est si beau, si beau, qu'on n'ose pas le regarder ; cela fait peur à un pauvre homme comme moi. Que vous êtes riches, vous autres Princes ! Et moi, qu'est-ce que je suis en comparaison de cela ? Mais n'est-ce pas encore une autre impertinence que je fais, de raisonner avec vous comme avec ma pareille ? Voilà votre camarade qui rit ; j'aurai dit quelque sottise. Adieu, Madame ; je salue Votre Grandeur. ¹⁸⁵ ¹⁹⁰

LA PRINCESSE

Arrête, arrête...

HORTENSE

Tu n'as point dit de sottise ; au contraire, tu me parais de bonne humeur.

ARLEQUIN

Pardi ! Je ris toujours ; que voulez-vous ? Je n'ai rien à perdre. Vous vous amusez à être riches, vous autres, et moi je m'amuse à être gaillard ; il faut bien que chacun ait son amulette en ce monde. ¹⁹⁵

HORTENSE

Ta condition est-elle bonne ? Es-tu bien avec Léo ?

ARLEQUIN

Fort bien : nous vivons ensemble de bonne amitié ; je n'aime pas le bruit, ni lui non plus ; je suis drôle, et cela l'amuse. Il me paie bien, me nourrit bien, m'habille bien honnêtement et de belle étoffe, comme vous voyez ; me donne par-ci par-là quelques petits profits, sans ceux qu'il ²⁰⁰

veut bien que je prenne, et qu'il ne sait pas ; et, comme cela, je passe tout bellement ma vie.

(à part)

LA PRINCESSE (à part)

Il est aussi babillard que joyeux.

205

ARLEQUIN

Est-ce que vous savez une meilleure condition pour moi, Madame ?

HORTENSE

Non, je n'en sache point de meilleure que celle de ton maître ; car on dit qu'il est grand seigneur.

ARLEQUIN

Il a l'air d'un garçon de famille.

HORTENSE

Tu me réponds comme si tu ne savais pas qui il est.

210

ARLEQUIN

Non, je n'en sais rien, de bonne vérité. Je l'ai rencontré comme il sortait d'une bataille ; je lui fis un petit plaisir ; il me dit grand merci. Il disait que son monde avait été tué ; je lui répondis : Tant pis. Il me dit : Tu me plais, veux-tu venir avec moi ? Je lui dis : Tope, je le veux bien. Ce qui fut dit, fut fait ; il prit encore d'autre monde ; et puis le voilà qui part pour venir ici, et puis moi je pars de même, et puis nous voilà en voyage, en courant la poste, qui est le train du diable ; car parlant par

215

respect, j'ai été près d'un mois sans pouvoir m'asseoir. Ah ! Les mauvaises mazettes !

(en riant)

LA PRINCESSE *(en riant)*

Tu es un historien bien exact.

220

ARLEQUIN

Oh ! Quand je compte quelque chose, je n'oublie rien ; bref, tant y a que nous arrivâmes ici, mon maître et moi. La Grandeur de Madame l'a trouvé brave homme, elle l'a favorisé de sa faveur ; car on l'appelle favori ; il n'en est pas plus impertinent qu'il l'était pour cela, ni moi non plus. Il est courtsié, et moi aussi ; car tout le monde me respecte, tout le monde est ici en peine de ma santé, et me demande mon amitié ; moi, je la donne à tout hasard, cela ne me coûte rien, ils en feront ce qu'ils pourront, ils n'en feront pas grand-chose. C'est un drôle de métier que d'avoir un maître ici qui a fait fortune ; tous les courtisans veulent être les serviteurs de son valet.

230

LA PRINCESSE

Nous n'en apprendrons rien ; allons-nous-en. Adieu, Arlequin.

(Quand elles sont parties.)

ARLEQUIN

Ah ! Madame, sans compliment, je ne suis pas digne d'avoir cet adieu-là... Cette Princesse est une bonne femme ; elle n'a pas voulu me tourner le dos sans me faire une civilité. Bon ! Voilà mon maître.

SCÈNE IV

Lélio, Arlequin.

235

LÉLIO

Qu'est-ce que tu fais ici ?

ARLEQUIN

J'y fais connaissance avec la Princesse, et j'y reçois ses compliments.

LÉLIO

Que veux-tu dire avec ta connaissance et tes compliments ? Est-ce que tu l'as vue, la Princesse ? Où est-elle ?

ARLEQUIN

Nous venons de nous quitter.

240

LÉLIO

Explique-toi donc ; que t'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN

Bien des choses. Elle me demandait si nous nous trouvions bien ensemble, comment s'appelaient votre père et votre mère, de quel métier ils étaient, s'ils vivaient de leurs rentes ou de celles d'autrui. Moi, je lui ai dit : Que le diable emporte celui qui les connaît ! Je ne sais pas quelle mine ils ont, s'ils sont nobles ou vilains, gentilshommes ou laboureurs :²⁴⁵ mais que vous aviez l'air d'un enfant d'honnêtes gens. Après cela elle m'a dit : Je vous salue. Et moi je lui ai dit : Vous me faites trop de grâces. Et puis c'est tout.

LÉLIO (*à part*)

Quel galimatias ! Tout ce que j'en puis comprendre, c'est que la Princesse s'est informée de lui s'il me connaissait. Enfin tu lui as donc dit
que tu ne savais pas qui je suis ? 250

ARLEQUIN

Oui ; cependant je voudrais bien le savoir ; car quelquefois cela me chicane. Dans la vie il y a tant de fripons, tant de vauriens qui courent par le monde pour fourber l'un, pour attraper l'autre, et qui ont bonne mine
comme vous. Je vous crois un honnête garçon, moi. 255

LÉLIO (*en riant*)

Va, va, ne t'embarrasse pas, Arlequin ; tu as bon maître, je t'en assure.

ARLEQUIN

Vous me payez bien, je n'ai pas besoin d'autre caution ; et au cas que vous soyez quelque bohémien, pardi ! Au moins vous êtes un bohémien de bon compte. 260

LÉLIO

En voilà assez, ne sors point du respect que tu me dois.

ARLEQUIN

Tenez, d'un autre côté, je m'imagine quelquefois que vous êtes quelque grand seigneur ; car j'ai entendu dire qu'il y a eu des princes qui ont couru la prétantaine pour s'ébaudir, et peut-être que c'est un vertigo qui vous a pris aussi. 265

LÉLIO (*à part*)

Ce benêt-là se serait-il aperçu de ce que je suis... Et par où juges-tu que je pourrais être un prince ? Voilà une plaisante idée ! Est-ce par le nombre des équipages que j'avais quand je t'ai pris ? Par ma magnificence ?

ARLEQUIN

Bon ! Belles bagatelles ! Tout le monde a de cela ; mais, par la mardi !
Personne n'a si bon coeur que vous, et il m'est avis que c'est là la
marque d'un prince. 270

LÉLIO

On peut avoir le coeur bon sans être prince, et pour l'avoir tel, un prince a plus à travailler qu'un autre ; mais comme tu es attaché à moi, je veux bien te confier que je suis un homme de condition qui me divertis à voyager inconnu pour étudier les hommes, et voir ce qu'ils sont dans tous les Etats. Je suis jeune, c'est une étude qui me sera nécessaire un jour ; voilà mon secret, mon enfant. 275

ARLEQUIN

Ma foi ! Cette étude-là ne vous apprendra que misère ; ce n'était pas la peine de courir la poste pour aller étudier toute cette racaille. Qu'est-ce que vous ferez de cette connaissance des hommes ? Vous n'apprendrez rien que des pauvretés. 280

LÉLIO

C'est qu'ils ne me tromperont plus.

ARLEQUIN

Cela vous gâtera.

LÉLIO

D'où vient ?

285

ARLEQUIN

Vous ne serez plus si bon enfant quand vous serez bien savant sur cette race-là. En voyant tant de canailles, par dépit canaille vous deviendrez.

LÉLIO *(à part les premiers mots)*

Il ne raisonne pas mal. Adieu, te voilà instruit, garde-moi le secret ; je vais retrouver la Princesse.

ARLEQUIN

De quel côté tournerai-je pour retrouver notre cuisine ?

290

LÉLIO

Ne sais-tu pas ton chemin ? Tu n'as qu'à traverser cette galerie-là.

SCÈNE V

LÉLIO *(seul)*

La Princesse cherche à me connaître, et me confirme dans mes soupçons ; les services que je lui ai rendu ont disposé son coeur à me vouloir du bien, et mes respects empressés l'ont persuadée que je l'aimais sans oser le dire. Depuis que j'ai quitté les États de mon père, et que je voyage sous ce déguisement pour hâter l'expérience dont j'aurai besoin si je règne un jour, je n'ai fait nulle part un séjour si long qu'ici ; à quoi donc aboutira-t-il ? Mon père souhaite que je me marie, et me laisse le choix d'une épouse. Ne dois-je pas m'en tenir à cette Princesse ? Elle est aimable ; et si je lui plais, rien n'est plus flatteur pour moi que son incli-

295

300

nation, car elle ne me connaît pas. N'en cherchons donc point d'autre qu'elle ; déclarons-lui qui je suis, enlevons-la au prince de Castille, qui envoie la demander. Elle ne m'est pas indifférente ; mais que je l'aimerais sans le souvenir inutile que je garde encore de cette belle personne que je sauvai des mains des voleurs !

305

SCÈNE VI

Lélio, Hortense, à qui un garde dit en montrant Lélio.

UN GARDE

Le voilà, Madame.

LÉLIO *(surprise)*

Je connais cette dame-là.

HORTENSE *(étonnée)*

Que vois-je ?

LÉLIO *(s'approchant)*

Me reconnaissez-vous, Madame ?

310

HORTENSE

Je crois que oui, Monsieur.

LÉLIO

Me fuirez-vous encore ?

HORTENSE

Il le faudra peut-être bien.

LÉLIO

Eh pourquoi donc le faudra-t-il ? Vous déplaïs-je tant, que vous ne puissiez au moins supporter ma vue ?

315

HORTENSE

Monsieur, la conversation commence d'une manière qui m'embarrasse ; je ne sais que vous répondre ; je ne saurais vous dire que vous me plaisez.

LÉLIO

Non, Madame ; je ne l'exige point non plus ; ce bonheur-là n'est pas fait pour moi, et je ne mérite sans doute que votre indifférence.

320

HORTENSE

Je ne serais pas assez modeste si je vous disais que vous l'êtes trop, mais de quoi s'agit-il ? Je vous estime, je vous ai une grande obligation ; nous nous retrouvons ici, nous nous reconnaissons ; vous n'avez pas besoin de moi, vous avez la Princesse ; que pourriez-vous me vouloir encore ?

LÉLIO

Vous demander la seule consolation de vous ouvrir mon coeur.

325

HORTENSE

Oh ! Je vous consolerais mal ; je n'ai point de talents pour être confidente.

LÉLIO

Vous, confidente, Madame ! Ah ! Vous ne voulez pas m'entendre.

HORTENSE

Non, je suis naturelle ; et pour preuve de cela, vous pouvez vous expliquer mieux, je ne vous en empêche point, cela est sans conséquence.

330

LÉLIO

Eh quoi ! Madame, le chagrin que j'eus en vous quittant, il y a sept ou huit mois, ne vous a point appris mes sentiments ?

HORTENSE

Le chagrin que vous eûtes en me quittant ? Et à propos de quoi ? Qu'est-ce que c'était que votre tristesse ? Rappelez-m'en le sujet, voyons, car je ne m'en souviens plus.

335

LÉLIO

Que ne m'en coûta-t-il pas pour vous quitter, vous que j'aurais voulu ne quitter jamais, et dont il faudra pourtant que je me sépare ?

HORTENSE

Quoi ! C'est là ce que vous entendiez ? En vérité, je suis confuse de vous avoir demandé cette explication-là, je vous prie de croire que j'étais dans la meilleure foi du monde.

340

LÉLIO

Je vois bien que vous ne voudrez jamais en apprendre davantage.

HORTENSE *(le regardant de côté)*

Vous ne m'avez donc point oubliée ?

LÉLIO

Non, Madame, je ne l'ai jamais pu ; et puisque je vous revois, je ne le pourrai jamais... Mais quelle était mon erreur quand je vous quittai ! Je crus recevoir de vous un regard dont la douceur me pénétra ; mais je vois bien que je me suis trompé. 345

HORTENSE

Je me souviens de ce regard-là, par exemple.

LÉLIO

Et que pensiez-vous, Madame, en me gardant ainsi ?

HORTENSE

Je pensais apparemment que je vous devais la vie.

LÉLIO

C'était donc une pure reconnaissance ? 350

HORTENSE

J'aurais de la peine à vous rendre compte de cela ; j'étais pénétrée du service que vous m'aviez rendu, de votre générosité ; vous alliez me quitter, je vous voyais triste, je l'étais peut-être moi-même ; je vous regardai comme je pus, sans savoir comment, sans me gêner ; il y a des moments où des regards signifient ce qu'ils peuvent, on ne répond de rien, on ne sait point trop ce qu'on y met ; il y entre trop de choses, et 355

peut-être de tout. Tout ce que je sais, c'est que je me serais bien passée de savoir votre secret.

LÉLIO

Eh que vous importe de le savoir, puisque j'en souffrirai tout seul ?

HORTENSE

Tout seul ! ôtez-moi donc mon coeur, ôtez-moi ma reconnaissance, ôtez-³⁶⁰
vous vous-même... Que vous dirai-je ? Je me méfie de tout.

LÉLIO

Il est vrai que votre pitié m'est bien due ; j'ai plus d'un chagrin ; vous ne m'aimerez jamais, et vous m'avez dit que vous étiez mariée.

HORTENSE

Hé bien, je suis veuve ; perdez du moins la moitié de vos chagrins ; à l'égard de celui de n'être point aimé...

365

LÉLIO

Achevez, Madame : à l'égard de celui-là ?...

HORTENSE

Faites comme vous pourrez, je ne suis pas mal intentionnée... Mais supposons que je vous aime, n'y a-t-il pas une princesse qui croit que vous l'aimez, qui vous aime peut-être elle-même, qui est la maîtresse ici, qui est vive, qui peut disposer de vous et de moi ? À quoi donc mon amour³⁷⁰
aboutirait-il ?

LÉLIO

Il n'aboutira à rien, dès lors qu'il n'est qu'une supposition.

HORTENSE

J'avais oublié que je le supposais.

LÉLIO

Ne deviendra-t-il jamais réel ?

(Elle part.)

HORTENSE *(s'en allant)*

Je ne vous dirai plus rien ; vous m'avez demandé la consolation de
m'ouvrir votre coeur, et vous me trompez ; au lieu de cela, vous prenez
la consolation de voir dans le mien. Je sais votre secret, en voilà assez ;
laissez-moi garder le mien, si je l'ai encore.

375

SCÈNE VII

LÉLIO *(un moment seul)*

Voici un coup de hasard qui change mes desseins ; il ne s'agit plus
maintenant d'épouser la Princesse ; tâchons de m'assurer parfaitement
du coeur de la personne que j'aime, et s'il est vrai qu'il soit sensible
pour moi.

380

SCÈNE VIII

Lélio, Hortense.

HORTENSE *(revient)*

J'oubliais à vous informer d'une chose : la Princesse vous aime, vous pouvez aspirer à tout ; je vous l'apprends de sa part, il en arrivera ce qu'il pourra. Adieu.

385

LÉLIO *(l'arrêtant avec un air et un ton de surprise)*

Eh ! De grâce, Madame, arrêtez-vous un instant. Quoi ! La Princesse elle-même vous aurait chargée de me dire...

(Elle s'en va ; Lélio, piqué, l'arrête.)

HORTENSE

Voilà de grands transports ; mais je n'ai pas charge de les rapporter ; j'ai dit ce que j'avais à vous dire, vous m'avez entendue ; je n'ai pas le temps de le répéter, et je n'ai rien à savoir de vous.

390

LÉLIO

Et moi, Madame, ma réponse à cela est que je vous adore, et je vais de ce pas la porter à la Princesse.

HORTENSE *(l'arrêtant)*

Y songez-vous ? Si elle sait que vous m'aimez, vous ne pourrez plus me le dire, je vous en avertis.

395

LÉLIO

Cette réflexion m'arrête ; mais il est cruel de se voir soupçonné de joie, quand on n'a que du trouble.

HORTENSE *(d'un air de dépit)*

Oh fort cruel ! Vous avez raison de vous fâcher ! La vivacité qui vient de me prendre vous fait beaucoup de tort ! Il doit vous rester de violents chagrins !

400

LÉLIO *(lui baisant la main)*

Il ne me reste que des sentiments de tendresse qui ne finiront qu'avec ma vie.

HORTENSE

Que voulez-vous que je fasse de ces sentiments-là ?

LÉLIO

Que vous les honoriez d'un peu de retour.

HORTENSE

Je ne veux point, car je n'oserais.

405

LÉLIO

Je réponds de tout ; nous prendrons nos mesures, et je suis d'un rang...

HORTENSE

Votre rang est d'être un homme aimable et vertueux, et c'est là le plus beau rang du monde ; mais je vous dis encore une fois que cela est résolu ; je ne vous aimerai point, je n'en conviendrai jamais. Qui ? Moi, vous

aimer... Vous accorder mon amour pour vous empêcher de régner, pour
causer la perte de votre liberté, peut-être pis ! Mon coeur vous ferait là⁴¹⁰
de beaux présents ! Non, Lélío, n'en parlons plus, donnez-vous tout en-
tier à la Princesse, je vous le pardonne ; cachez votre tendresse pour
moi, ne me demandez plus la mienne, vous vous exposeriez à l'obtenir,
je ne veux point vous l'accorder, je vous aime trop pour vous perdre, je⁴¹⁵
ne peux pas vous mieux dire. Adieu, je crois que quelqu'un vient.

LÉLIO (*l'arrête*)

J'obéirai, je me conduirai comme vous voudrez ; je ne vous demande
plus qu'une grâce ; c'est de vouloir bien, quand l'occasion s'en présente-
ra, que j'aie encore une conversation avec vous.

HORTENSE

Prenez-y garde ; une conversation en amènera une autre, et cela ne fini-⁴²⁰
ra point, je le sens bien.

LÉLIO

Ne me refusez pas.

HORTENSE

N'abusez point de l'envie que j'ai d'y consentir.

LÉLIO

Je vous en conjure.

HORTENSE (*en s'en allant*)

Soit ; perdez-vous donc, puisque vous le voulez.

425

SCÈNE IX

LÉLIO *(seul)*

Je suis au comble de la joie ; j'ai retrouvé ce que j'aimais, j'ai touché le seul coeur qui pouvait rendre le mien heureux ; il ne s'agit plus que de convenir avec cette aimable personne de la manière dont je m'y prendrai pour m'assurer sa main.

SCÈNE X

Frédéric, Lelio.

430

FRÉDÉRIC

Puis-je avoir l'honneur de vous dire un mot ?

LÉLIO

Volontiers, Monsieur.

FRÉDÉRIC

Je me flatte d'être de vos amis.

LÉLIO

Vous me faites honneur.

FRÉDÉRIC

Sur ce pied-là, je prendrai la liberté de vous prier d'une chose. Vous savez que le premier secrétaire d'État de la Princesse vient de mourir, et je vous avoue que j'aspire à sa place ; dans le rang où je suis ; je n'ai plus qu'un pas à faire pour la remplir ; naturellement elle me paraît due ; il y a vingt-cinq ans que je sers l'État en qualité de conseiller de la Prin-

435

cesse ; je sais combien elle vous estime et défère à vos avis, je vous prie⁴⁴⁰
de faire en sorte qu'elle pense à moi ; vous ne pouvez obliger personne
qui soit plus votre serviteur que je le suis. On sait à la cour en quels
termes je parle de vous.

LÉLIO *(le regardant d'un air aisé)*

Vous y dites donc beaucoup de bien de moi ?

FRÉDÉRIC

Assurément.

445

LÉLIO

Ayez la bonté de me regarder un peu fixement en me disant cela.

FRÉDÉRIC

Je vous le répète encore. D'où vient que vous me tenez ce discours ?

LÉLIO *(après l'avoir examiné)*

Oui, vous soutenez cela à merveille ; l'admirable homme de cour que
vous êtes !

FRÉDÉRIC

Je ne vous comprends pas.

450

LÉLIO

Je vais m'expliquer mieux. C'est que le service que vous me demandez
ne vaut pas qu'un honnête homme, pour l'obtenir, s'abaisse jusqu'à tra-
hir ses sentiments.

FRÉDÉRIC

Jusqu'à trahir mes sentiments ! Et par où jugez-vous que l'amitié dont je vous parle ne soit pas vraie ?

455

LÉLIO

Vous me haïssez, vous dis-je, je le sais, et ne vous en veux aucun mal ; il n'y a que l'artifice dont vous vous servez que je condamne.

FRÉDÉRIC

Je vois bien que quelqu'un de mes ennemis vous aura indisposé contre moi.

LÉLIO

C'est de la Princesse elle-même que je tiens ce que je vous dis ; et quoiqu'elle ne m'en ait fait aucun mystère, vous ne le sauriez pas sans vos compliments. J'ignore si vous avez craint la confiance dont elle m'honore ; mais depuis que je suis ici, vous n'avez rien oublié pour lui donner de moi des idées désavantageuses, et vous tremblez tous les jours, dites-vous, que je ne sois un espion gagé de quelque puissance, ou quelque aventurier qui s'enfuira au premier jour avec de grandes sommes, si on le met en état d'en prendre. Oh ! Si vous appelez cela de l'amitié, vous en avez beaucoup pour moi ; mais vous aurez de la peine à faire passer votre définition.

460

465

FRÉDÉRIC *(d'un ton sérieux)*

Puisque vous êtes si bien instruit, je vous avouerai franchement que mon zèle pour l'État m'a fait tenir ces discours-là, et que je craignais qu'on ne se repentît de vous avancer trop ; je vous ai cru suspect et dangereux ; voilà la vérité.

470

LÉLIO

Parbleu ! Vous me charmez de me parler ainsi ! Vous ne vouliez me perdre que parce que vous me soupçonniez d'être dangereux pour l'État ? Vous êtes louable, Monsieur, et votre zèle est digne de récompense ; il me servira d'exemple. Oui, je le trouve si beau que je veux l'imiter, moi qui dois tant à la Princesse. Vous avez craint qu'on ne m'avancât, parce que vous me croyez un espion ; et moi je craindrais qu'on ne vous fit ministre, parce que je ne crois pas que l'État y gagnât ; ainsi je ne parlerai point pour vous... Ne m'en louez-vous pas aussi ?

FRÉDÉRIC

Vous êtes fâché.

LÉLIO

Non, en homme d'honneur, je ne suis pas fait pour me venger de vous.

FRÉDÉRIC

Rapprochons-nous. Vous êtes jeune, la Princesse vous estime, et j'ai une fille aimable, qui est un assez bon parti. Unissons nos intérêts, et devenez mon gendre.

LÉLIO

Vous n'y pensez pas, mon cher Monsieur. Ce mariage-là serait une conspiration contre l'État, il faudrait travailler à vous faire ministre.

FRÉDÉRIC

Vous refusez l'offre que je vous fais !

LÉLIO

Un espion devenir votre gendre ! Votre fille devenir la femme d'un aventurier ! Ah ! Je vous demande grâce pour elle ; j'ai pitié de la vic-time que vous voulez sacrifier à votre ambition ; c'est trop aimer la for-tune.

490

FRÉDÉRIC

Je crois offrir ma fille à un homme d'honneur ; et d'ailleurs vous m'accusez d'un plaisant crime, d'aimer la fortune ! Qui est-ce qui n'aimerait pas à gouverner ?

495

LÉLIO

Celui qui en serait digne.

FRÉDÉRIC

Celui qui en serait digne ?

LÉLIO

Oui, et c'est l'homme qui aurait plus de vertu que d'ambition et d'avarice. Oh cet homme-là n'y verrait que de la peine.

500

FRÉDÉRIC

Vous avez bien de la fierté.

LÉLIO

Point du tout, ce n'est que du zèle.

FRÉDÉRIC

Ne vous flattez pas tant ; on peut tomber de plus haut que vous n'êtes,
et la Princesse verra clair un jour.

LÉLIO

Ah vous voilà dans votre figure naturelle, je vous vois le visage à pré-
sent ; il n'est pas joli, mais cela vaut toujours mieux que le masque que⁵⁰⁵
vous portiez tout à l'heure.

SCÈNE XI

Lélio, Frédéric, La Princesse.

LA PRINCESSE

Je vous cherchais, Lélio. Vous êtes de ces personnes que les souverains
doivent s'attacher ; il ne tiendra pas à moi que vous ne vous fixiez ici, et⁵¹⁰
j'espère que vous accepterez l'emploi de mon premier secrétaire d'État,
que je vous offre.

LÉLIO

Vos bontés sont infinies, Madame ; mais mon métier est la guerre.

LA PRINCESSE

Vous faites mieux qu'un autre tout ce que vous voulez faire ; et quand
votre présence sera nécessaire à l'armée, vous choisirez pour exercer⁵¹⁵
vos fonctions ici ceux que vous en jugerez les plus capables : ce que
vous ferez n'est pas sans exemple dans cet État.

LÉLIO

Madame, vous avez d'habiles gens ici, d'anciens serviteurs, à qui cet emploi convient mieux qu'à moi.

LA PRINCESSE

La supériorité de mérite doit l'emporter en pareil cas sur l'ancienneté de services ; et d'ailleurs Frédéric est le seul que cette fonction pouvait re-⁵²⁰
garder, si vous n'y étiez pas ; mais il m'est affectionné, et je suis sûre
qu'il se soumet de bon coeur au choix qui m'a paru le meilleur. Frédéric,
soyez ami de Lélio ; je vous le recommande. Frédéric fait une profonde
révérence ; la Princesse continue. C'est aujourd'hui le jour de ma nais-⁵²⁵
sance, et ma cour, suivant l'usage me donne aujourd'hui une fête que je
vais voir. Lélio, donnez-moi la main pour m'y conduire ; vous y verra-t-
on, Frédéric ?

FRÉDÉRIC

Madame, les fêtes ne me conviennent plus.

SCÈNE XII

FRÉDÉRIC *(seul)*

Si je ne viens à bout de perdre cet homme-là, ma chute est sûre... Un⁵³⁰
homme sans nom, sans parents, sans patrie, car on ne sait d'où il vient,
m'arrache le ministère, le fruit de trente années de travail !... Quel coup
de malheur ! Je ne puis digérer une aussi bizarre aventure. Et je n'en
saurais douter, c'est l'amour qui a nommé ce ministre-là : oui, la Prin-
cesse a du penchant pour lui... Ne pourrait-on savoir l'histoire de sa vie⁵³⁵
errante, et prendre ensuite quelques mesures avec l'ambassadeur du roi
de Castille, dont j'ai la confiance ? Voici le valet de cet aventurier ; tâ-

chons à quelque prix que ce soit de le mettre dans mes intérêts, il pourra m'être utile.

SCÈNE XIII

Frédéric, Arlequin.

540

(Il entre en comptant de l'argent dans son chapeau.)

FRÉDÉRIC

Bonjour, Arlequin. Es-tu bien riche ?

ARLEQUIN

Chut ! Vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six et vingt-sept sols. J'en avais trente. Comptez, vous, Monseigneur le conseiller ; n'est-ce pas trois sols que je perds ?

FRÉDÉRIC

Cela est juste.

545

ARLEQUIN

Hé bien, que le diable emporte le jeu et les fripons avec !

FRÉDÉRIC

Quoi ! Tu jures pour trois sols de perte ! Oh je veux te rendre la joie. Tiens, voilà une pistole.

(Il saute.)

ARLEQUIN

Le brave conseiller que vous êtes ! Hi ! Hi ! Vous méritez bien une cabriolet.

550

FRÉDÉRIC

Te voilà de meilleure humeur.

ARLEQUIN

Quand j'ai dit que le diable emporte les fripons ; je ne vous comptais pas, au moins.

FRÉDÉRIC

J'en suis persuadé.

ARLEQUIN (*recomptant son argent*)

Mais il me manque toujours trois sols.

555

FRÉDÉRIC

Non, car il y a bien des trois sols dans une pistole.

ARLEQUIN

Il y a bien des trois sols dans une pistole ! Mais cela ne fait rien aux trois sols qui manquent dans mon chapeau.

FRÉDÉRIC

Je vois bien qu'il t'en faut encore une autre.

ARLEQUIN

Ho, ho, deux cabrioles.

560

FRÉDÉRIC

Aimes-tu l'argent ?

ARLEQUIN

Beaucoup.

FRÉDÉRIC

Tu serais donc bien aise de faire une petite fortune ?

ARLEQUIN

Quand elle serait grosse, je la prendrais en patience.

FRÉDÉRIC

Écoute ; j'ai bien peur que la faveur de ton maître ne soit pas longue ;
elle est un grand coup de hasard.

565

ARLEQUIN

C'est comme s'il avait gagné aux cartes.

FRÉDÉRIC

Le connais-tu ?

ARLEQUIN

Non, je crois que c'est quelque enfant trouvé.

FRÉDÉRIC

Je te conseillerais de t'attacher à quelqu'un de stable ; à moi, par exemple.

570

ARLEQUIN

Ah ! Vous avez l'air d'un bon homme ; mais vous êtes trop vieux.

FRÉDÉRIC

Comment, trop vieux !

ARLEQUIN

Oui, vous mourrez bientôt, et vous me laisseriez orphelin de votre amitié.

575

FRÉDÉRIC

J'espère que tu ne seras pas bon prophète ; mais je puis te faire beaucoup de bien en très peu de temps.

ARLEQUIN

Tenez, vous avez raison ; mais on sait bien ce qu'on quitte, et l'on ne sait pas ce que l'on prend. Je n'ai point d'esprit ; mais de la prudence, j'en ai que c'est une merveille ; et voilà comme je dis : Un homme qui se trouve bien assis, qu'a-t-il besoin de se mettre debout ? J'ai bon pain, bon vin, bonne fricassée et bon visage, cent écus par an, et les étrennes au bout ; cela n'est-il pas magnifique ?

580

FRÉDÉRIC

Tu me cites là de beaux avantages ! Je ne prétends pas que tu t'attaches à moi pour être mon domestique ; je veux te donner des emplois qui

585

t'enrichiront, et par-dessus le marché te marier avec une jolie fille qui a du bien.

ARLEQUIN

Oh ! Dame ! Ma prudence dit que vous avez raison ; je suis debout, et vous me faites asseoir ; cela vaut mieux.

FRÉDÉRIC

Il n'y a point de comparaison.

590

ARLEQUIN

Pardi ! Vous me traitez comme votre enfant ; il n'y a pas à tortiller à cela. Du bien, des emplois et une jolie fille ! Voilà une pleine boutique de vivres, d'argent et de friandises ; par la sanguenne, vous m'aimez beaucoup, pourtant !

FRÉDÉRIC

Oui, ta physionomie me plaît, je te trouve un bon garçon.

595

ARLEQUIN

Oh ! Pour cela, je suis drôle comme un coffre ; laissez faire, nous rirons comme des fous ensemble ; mais allons faire venir ce bien, ces emplois, et cette jolie fille, car j'ai hâte d'être riche et bien aise.

FRÉDÉRIC

Ils te sont assurés, te dis-je ; mais il faut que tu me rendes un petit service ; puisque tu te donnes à moi, tu n'en dois pas faire de difficulté.

600

ARLEQUIN

Je vous regarde comme mon père.

FRÉDÉRIC

Je ne veux de toi qu'une bagatelle. Tu es chez le seigneur Lelio ; je serais curieux de savoir qui il est. Je souhaiterais donc que tu y restasses encore trois semaines ou un mois, pour me rapporter tout ce que tu lui entendras dire en particulier, et tout ce que tu lui verras faire. Il peut arriver que, dans des moments, un homme chez lui dise de certaines choses et en fasse d'autres qui le décèlent, et dont on peut tirer des conjectures. Observe tout soigneusement ; et en attendant que je te récompense entièrement voilà par avance de l'argent que je te donne encore.

ARLEQUIN

Avancez-moi encore la fille ; nous la rabattons sur le reste.

610

FRÉDÉRIC

On ne paie un service qu'après qu'il est rendu, mon enfant ; c'est la coutume.

ARLEQUIN

Coutume de vilain que cela !

FRÉDÉRIC

Tu n'attendras que trois semaines.

ARLEQUIN

J'aime mieux vous faire mon billet comme quoi j'aurai reçu cette fille à compte ; je ne plaiderai pas contre mon écrit.

615

FRÉDÉRIC

Tu me serviras de meilleur courage en l'attendant. Acquitte-toi d'abord de ce que je te dis ; pourquoi hésites-tu ?

ARLEQUIN

Tout franc, c'est que la commission me chiffonne.

FRÉDÉRIC

Quoi tu mets mon argent dans ta poche, et tu refuses de me servir !

620

ARLEQUIN

Ne parlons point de votre argent, il est fort bon, je n'ai rien à lui dire ; mais, tenez, j'ai opinion que vous voulez me donner un office de fripon ; car qu'est-ce que vous voulez faire des paroles du seigneur Lélío, mon maître, là ?

FRÉDÉRIC

C'est une simple curiosité qui me prend.

625

ARLEQUIN

Hom... Il y a de la malice là-dessous ; vous avez l'air d'un sournois ; je m'en vais gager dix sols contre vous, que vous ne valez rien.

FRÉDÉRIC

Que te mets-tu donc dans l'esprit ? Tu n'y songes pas, Arlequin.

ARLEQUIN *(d'un ton triste)*

Allez, vous ne devriez pas tenter un pauvre garçon, qui n'a pas plus d'honneur qu'il lui en faut, et qui aime les filles. J'ai bien de la peine à

630

m'empêcher d'être un coquin ; faut-il que l'honneur me ruine, qu'il m'ôte mon bien, mes emplois et une jolie fille ? Par la mardi, vous êtes bien méchant, d'avoir été trouver l'invention de cette fille.

FRÉDÉRIC (*à part*)

Ce butor-là m'inquiète avec ses réflexions. Encore une fois, es-tu fou d'être si longtemps à prendre ton parti ? D'où vient ton scrupule ? De quoi s'agit-il ? De me donner quelques instructions innocentes sur le chapitre d'un homme inconnu, qui demain tombera peut-être, et qui te laissera sur le pavé. Songes-tu bien que je t'offre la fortune, et que tu la perds ? 635

ARLEQUIN

Je songe que cette commission-là sent le tricot tout pur ; et par bonheur que ce tricot fortifie mon pauvre honneur, qui a pensé barguigner. Tenez, votre jolie fille, ce n'est qu'une guenon ; vos emplois, de la marchandise de chien ; voilà mon dernier mot, et je m'en vais tout droit trouver la Princesse et mon maître ; peut-être récompenseront-ils le dommage que je souffre pour l'amour de ma bonne conscience. 640
645

FRÉDÉRIC

Comment ! Tu vas trouver la Princesse et ton maître ! Et d'où vient ?

ARLEQUIN

Pour leur compter mon désastre, et toute votre marchandise.

FRÉDÉRIC

Misérable ! As-tu donc résolu de me perdre, de me déshonorer ?

ARLEQUIN

Bon, quand on n'a point d'honneur, est-ce qu'il faut avoir de la réputation ?

650

FRÉDÉRIC

Si tu parles, malheureux que tu es, je prendrai de toi une vengeance terrible. Ta vie me répondra de ce que tu feras ; m'entends-tu bien ?

ARLEQUIN *(se moquant)*

Brrrr ! Ma vie n'a jamais servi de caution ; je boirai encore bouteille trente ans après votre trépasement. Vous êtes vieux comme le père à trétous, et moi je m'appelle le cadet Arlequin. Adieu.

655

FRÉDÉRIC *(outré)*

Arrête, Arlequin ; tu me mets au désespoir, tu ne sais pas la conséquence de ce que tu vas faire, mon enfant, tu me fais trembler ; c'est toi-même que je te conjure d'épargner, en te priant de sauver mon honneur ; encore une fois ; arrête, la situation d'esprit où tu me mets ne me punit que trop de mon imprudence.

660

ARLEQUIN *(comme transporté)*

Comment ! Cela est épouvantable. Je passe mon chemin sans penser à mal, et puis vous venez à l'encontre de moi pour m'offrir des filles, et puis vous me donnez une pistole pour trois sols : est-ce que cela se fait ? Moi, je prends cela, parce que je suis honnête, et puis vous me fourbez encore avec je ne sais combien d'autres pistoles que j'ai dans ma poche, et que je ferai venir en témoignage contre vous, comme quoi vous avez mitonné le coeur d'un innocent, qui a eu sa conscience et la crainte du bâton devant les yeux, et qui sans cela aurait trahi son bon maître, qui est le plus brave et le plus gentil garçon, le meilleur corps qu'on puisse

665

trouver dans tous les corps du monde, et le factotum de la Princesse ;
cela se peut-il souffrir ? 670

FRÉDÉRIC

Doucement, Arlequin ; quelqu'un peut venir ; j'ai tort mais finissons ;
j'achèterai ton silence de tout ce que tu voudras ; parle, que me de-
mandes-tu ?

ARLEQUIN

Je ne vous ferai pas bon marché, prenez-y garde. 675

FRÉDÉRIC

Dis ce que tu veux ; tes longueurs me tuent.

ARLEQUIN *(réfléchissant)*

Pourtant, ce que c'est que d'être honnête homme ! Je n'ai que cela pour
tout potage, moi. Voyez comme je me carre avec vous ! Allons, présen-
tez-moi votre requête, appelez-moi un peu Monseigneur, pour voir com-
ment cela fait ; je suis Frédéric à cette heure, et vous, vous êtes Arle-
quin. 680

(À Arlequin.)

FRÉDÉRIC *(à part)*

Je ne sais où j'en suis. Quand je nierais le fait, c'est un homme simple
qu'on n'en croira que trop sur une infinité d'autres présomptions, et la
quantité d'argent que je lui ai donné prouve encore contre moi. Finis-
sons, mon enfant, que te faut-il ? 685

ARLEQUIN

Oh tout bellement ; pendant que je suis Frédéric, je veux profiter un petit brin de ma seigneurie. Quand j'étais Arlequin, vous faisiez le gros dos avec moi ; à cette heure que c'est vous qui l'êtes, je veux prendre ma revanche.

FRÉDÉRIC (*soupire*)

Ah je suis perdu !

690

ARLEQUIN (*à part*)

Il me fait pitié. Allons, consolez-vous ; je suis las de faire le glorieux, cela est trop sot ; il n'y a que vous autres qui puissiez vous accoutumer à cela. Ajustons-nous.

FRÉDÉRIC

Tu n'as qu'à dire.

ARLEQUIN

Avez-vous encore de cet argent jaune ? J'aime cette couleur-là ; elle dure plus longtemps qu'une autre.

695

FRÉDÉRIC

Voilà tout ce qui m'en reste.

ARLEQUIN

Bon ; ces pistoles-là, c'est pour votre pénitence de m'avoir donné les autres pistoles. Venons au reste de la boutique, parlons des emplois.

FRÉDÉRIC

Mais, ces emplois, tu ne peux les exercer qu'en quittant ton maître.

700

ARLEQUIN

J'aurai un commis ; et pour l'argent qu'il m'en coûtera, vous me donnerez une bonne pension de cent écus par an.

FRÉDÉRIC

Soit, tu seras content ; mais me promets-tu de te taire ?

ARLEQUIN

Touchez là ; c'est marché fait.

FRÉDÉRIC

Tu ne te repentiras pas de m'avoir tenu parole. Adieu, Arlequin, je m'en
vais tranquille.

705

ARLEQUIN *(le rappelant)*

St st st st st...

FRÉDÉRIC *(revenant)*

Que me veux-tu ?

ARLEQUIN

Et à propos, nous oublions cette jolie fille.

FRÉDÉRIC

Tu dis que c'est une guenon.

710

ARLEQUIN

Oh j'aime assez les guenons.

FRÉDÉRIC

Eh bien ! Je tâcherai de te la faire avoir.

ARLEQUIN

Et moi, je tâcherai de me taire.

(À part.)

FRÉDÉRIC

Puisqu'il te la faut absolument, reviens me trouver tantôt ; tu la verras.
Peut-être me le débauchera-t-elle mieux que je n'ai su faire.

715

ARLEQUIN

Je veux avoir son coeur sans tricherie.

FRÉDÉRIC

Sans doute ; sortons d'ici.

ARLEQUIN

Dans un quart d heure je suis à vous. Tenez-moi la fille prête.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Lisette, Arlequin.

ARLEQUIN

Mon bijou, j'ai fait une offense envers vos grâces, et je suis d'avis de vous en demander pardon, pendant que j'en ai la repentance.

720

LISETTE

Quoi ! Un si joli garçon que vous est-il capable d'offenser quelqu'un ?

ARLEQUIN

Un aussi joli garçon que moi ! Oh ! Cela me confond ; je ne mérite pas le pain que je mange.

LISETTE

Pourquoi donc ? Qu'avez-vous fait ?

725

ARLEQUIN

J'ai fait une insolence ; donnez-moi conseil. Voulez-vous que je m'en accuse à genoux, ou bien sur mes deux jambes ? Dites-moi sans façon ; faites-moi bien de la honte, ne m'épargnez pas.

LISETTE

Je ne veux ni vous battre ni vous voir à genoux ; je me contenterai de savoir ce que vous avez dit.

730

ARLEQUIN (*s'agenouillant*)

M'amie, vous n'êtes point assez rude, mais je sais mon devoir.

LISETTE

Levez-vous donc, mon cher ; je vous ai déjà pardonné.

ARLEQUIN

Écoutez-moi ; j'ai dit, en parlant de votre inimitable personne, j'ai dit...
Le reste est si gros qu'il m'étrangle.

LISETTE

Vous avez dit ?...

735

ARLEQUIN

J'ai dit que vous n'étiez qu'une guenon.

LISETTE (*fâchée*)

Pourquoi donc m'aimez-vous, si vous me trouvez telle ?

ARLEQUIN (*pleurant*)

Je confesse que j'en ai menti.

LISETTE

Je me croyais plus supportable ; voilà la vérité.

ARLEQUIN

Ne vous ai-je pas dit que j'étais un misérable ? Mais, m'amour, je n'avais pas encore vu votre gentil minois... ois... ois... ois...

740

LISETTE

Comment ! Vous ne me connaissiez pas dans ce temps-là ? Vous ne m'aviez jamais vue ?

ARLEQUIN

Pas seulement le bout de votre nez.

LISETTE

Eh ! Mon cher Arlequin, je ne suis plus fâchée. Ne me trouvez-vous pas de votre goût à présent ?

745

ARLEQUIN

Vous êtes délicieuse.

LISETTE

Eh bien ! Vous ne m'avez pas insultée ; et, quand cela serait, y a-t-il de meilleure réparation que l'amour que vous avez pour moi ? Allez, mon ami, ne songez plus à cela.

750

ARLEQUIN

Quand je vous regarde, je me trouve si sot !

LISETTE

Tant mieux, je suis bien aise que vous m'aimiez ; car vous me plaisez beaucoup, vous..

ARLEQUIN (*charmé*)

Oh ! Oh ! Oh ! Vous me faites mourir d'aise.

LISETTE

Mais, est-il bien vrai que vous m'aimiez ?

755

ARLEQUIN

Tenez, je vous aime... Mais qui diantre peut dire cela, combien je vous aime ?... Cela est si gros, que je n'en sais pas le compte.

LISETTE

Vous voulez m'épouser ?

ARLEQUIN

Oh ! Je ne badine point ; je vous recherche honnêtement, par-devant notaire.

760

LISETTE

Vous êtes tout à moi ?

ARLEQUIN

Comme un quarteron d'épingles que vous auriez acheté chez le marchand.

LISETTE

Vous avez envie que je sois heureuse ?

ARLEQUIN

Je voudrais pouvoir vous entretenir fainéante toute votre vie : manger, boire et dormir, voilà l'ouvrage que je vous souhaite. 765

LISETTE

Eh bien ! Mon ami, il faut que je vous avoue une chose ; j'ai fait tirer mon horoscope il n'y a pas plus de huit jours.

ARLEQUIN

Oh ! Oh !

LISETTE

Vous passâtes dans ce moment-là, et on me dit : Voyez-vous ce joli brunet qui passe ? Il s'appelle Arlequin. 770

ARLEQUIN

Tout juste.

LISETTE

Il vous aimera.

ARLEQUIN

Ah ! L'habile homme !

LISETTE

Le seigneur Frédéric lui proposera de le servir contre un inconnu ; il refusera d'abord de le faire, parce qu'il s'imaginera que cela ne serait pas bien ; mais vous obtiendrez de lui ce qu'il aura refusé au seigneur Frédéric ; et de là, s'ensuivra pour vous deux une grosse fortune, dont vous 775

jouirez mariés ensemble. Voilà ce qu'on m'a prédit. Vous m'aimez déjà, vous voulez m'épouser ; la prédiction est bien avancée ; à l'égard de la proposition du seigneur Frédéric, je ne sais ce que c'est ; mais vous savez bien ce qu'il vous a dit ; quant à moi, il m'a seulement recommandé de vous aimer, et je suis en bon train de cela, comme vous voyez.. 780

ARLEQUIN (*étonné*)

Cela est admirable ! Je vous aime, cela est vrai ; je veux vous épouser, cela est encore vrai, et véritablement le seigneur Frédéric m'a proposé d'être un fripon ; je n'ai pas voulu l'être, et pourtant vous verrez qu'il faudra que j'en passe par là ; car quand une chose est prédite, elle ne manque pas d'arriver. 785

LISETTE

Prenez garde : on ne m'a pas prédit que le seigneur Frédéric vous proposerait une friponnerie ; on m'a seulement prédit que vous croiriez que c'en serait une. 790

ARLEQUIN

Je l'ai cru, et apparemment je me suis trompé.

LISETTE

Cela va tout seul.

ARLEQUIN

Je suis un grand nigaud ; mais, au bout du compte, cela avait la mine d'une friponnerie, comme j'ai la mine d'Arlequin ; je suis fâché d'avoir vilipendé ce bon seigneur Frédéric ; je lui ai fait donner tout son argent ; par bonheur je ne suis pas obligé à restitution ; je ne devinais pas qu'il y avait une prédiction qui me donnait le tort. 795

LISETTE

Sans doute.

ARLEQUIN

Avec cela, cette prédiction doit avoir prédit que je lui viderais sa bourse.⁸⁰⁰

LISETTE

Oh ! Gardez ce que vous avez reçu.

ARLEQUIN

Cet argent-là m'était dû comme une lettre de change ; si j'allais le rendre, cela gêterait l'horoscope, et il ne faut pas aller à l'encontre d'un astrologue.

LISETTE

Vous avez raison. Il ne s'agit plus à présent que d'obéir à ce qui est prédit, en faisant ce que souhaite le seigneur Frédéric, afin de gagner pour nous cette grosse fortune qui nous est promise.⁸⁰⁵

ARLEQUIN

Gagnons, ma mie, gagnons, cela est juste, Arlequin est à vous, tournez-le, virez-le à votre fantaisie, je ne m'embrasse plus de lui, la prédiction m'a transporté à vous, elle sait bien ce qu'elle fait, il ne m'appartient pas de contredire à son ordonnance, je vous aime, je vous épouserai, je tromperai Monsieur Lélío, et je m'en gausse, le vent me pousse, il faut que j'aille, il me pousse à baiser votre menotte, il faut que je la baise.⁸¹⁰

LISETTE *(riant)*

L'astrologue n'a pas parlé de cet article-là.

ARLEQUIN

Il l'aura peut-être oublié.

815

LISETTE

Apparemment ; mais allons trouver le seigneur Frédéric, pour vous réconcilier avec lui.

ARLEQUIN

Voilà mon maître ; je dois être encore trois semaines avec lui pour guetter ce qu'il fera, et je vais voir s'il n'a pas besoin de moi. Allez, mes amours, allez m'attendre chez le seigneur Frédéric.

820

LISETTE

Ne tardez pas.

SCÈNE II

Lélio, Arlequin.

(Lélio arrive rêveur, sans voir Arlequin qui se retire à quartier. Lélio s'arrête sur le bord du théâtre en rêvant.)

ARLEQUIN *(à part)*

Il ne me voit pas. Voyons sa pensée.

LÉLIO

Me voilà dans un embarras dont je ne sais comment me tirer.

ARLEQUIN *(à part)*

Il est embarrassé.

825

LÉLIO

Je tremble que la Princesse, pendant la fête, n'ait surpris mes regards sur la personne que j'aime.

ARLEQUIN *(à part)*

Il tremble à cause de la Princesse... Tubleu !... Ce frisson-là est une affaire d'État... Vertuchoux !

LÉLIO

Si la Princesse vient à soupçonner mon penchant pour son amie, sa jalousie me la dérobera, et peut-être fera-t-elle pis.

830

ARLEQUIN *(à part)*

Oh ! Oh !... La dérobera... Il traite la Princesse de friponne. Par la sam-bille ! Monsieur le conseiller fera bien ses orges de ces bribes-là que je ramasse, et je vois bien que cela me vaudra pignon sur rue.

LÉLIO

J'aurais besoin d'une entrevue.

835

(Il retourne dans le fond du théâtre et de là il accourt comme s'il arrivait, et dit :)

ARLEQUIN *(à part)*

Qu'est-ce que c'est qu'une entrevue ? Je crois qu'il parle latin... Le pauvre homme ! Il me fait pitié pourtant ; car peut-être qu'il en mour-

ra ; mais l'horoscope le veut. Cependant si j'avais un peu sa permission... Voyons, je vais lui parler. Ah ! Mon cher maître !

LÉLIO

Que me veux-tu ?

840

ARLEQUIN

Je viens vous demander ma petite fortune.

LÉLIO

Qu'est-ce que c'est que cette fortune ?

ARLEQUIN

C'est que le seigneur Frédéric m'a promis tout plein mes poches d'argent, si je lui contais un peu ce que vous êtes, et tout ce que je sais de vous ; il m'a bien recommandé le secret, et je suis obligé de le garder en conscience ; ce que j'en dis, ce n'est que par manière de parler. Vous savez que je lui rapporte toutes les babioles qu'il demande ? Vous savez que je suis pauvre ; l'argent qui m'en viendra, je le mettrai en rente ou je le prêterai à usure.

845

LÉLIO

Que Frédéric est lâche ! Mon enfant, je pardonne à ta simplicité le compliment que tu me fais. Tu as de l'honneur à ta manière, et je ne vois nul inconvénient pour moi à te laisser profiter de la bassesse de Frédéric. Oui, reçois son argent ; je veux bien que tu lui rapportes ce que je t'ai dit que j'étais, et ce que tu sais.

850

ARLEQUIN

Votre foi ?

855

LÉLIO

Fais ; j'y consens.

ARLEQUIN

Ne vous gênez point, parlez-moi sans façon ; je vous laisse la liberté ; rien de force.

LÉLIO

Va ton chemin, et n'oublie pas surtout de lui marquer le souverain mépris que j'ai pour lui.

860

ARLEQUIN

Je ferai votre commission.

LÉLIO

J'aperçois la Princesse. Adieu, Arlequin, va gagner ton argent.

SCÈNE III

ARLEQUIN *(seul)*

Quand on a un peu d'esprit, on accommode tout. Un butor aurait été chagriner son maître sans lui en demander honnêtement le privilège. À cette heure, si je lui cause du chagrin, ce sera de bonne amitié, au moins... Mais voilà cette Princesse avec sa camarade.

865

SCÈNE IV

La Princesse, Hortense, Arlequin.

(à Arlequin)

LA PRINCESSE *(à Arlequin)*

Il me semble avoir vu de loin ton maître avec toi.

ARLEQUIN

Il vous a semblé la vérité, Madame ; et quand cela ne serait pas, je ne suis pas là pour vous dédire.

870

LA PRINCESSE

Va le chercher, et dis-lui que j'ai à lui parler.

(Il va et revient.)

ARLEQUIN

J'y cours, Madame. Si je ne le trouve pas, qu'est-ce que je lui dirai ?

LA PRINCESSE

Il ne peut pas encore être loin, tu le trouveras sans doute..

ARLEQUIN *(à part)*

Bon, je vais tout d'un coup chercher le seigneur Frédéric.

SCÈNE V

La Princesse, Hortense.

875

LA PRINCESSE

Ma chère Hortense, apparemment que ma rêverie est contagieuse ; car vous devenez rêveuse aussi bien que moi.

HORTENSE

Que voulez-vous, Madame ? Je vous vois rêver, et cela me donne un air pensif ; je vous copie de figure.

LA PRINCESSE

Vous copiez si bien, qu'on s'y méprendrait. Quant à moi, je ne suis point⁸⁸⁰ tranquille ; le rapport que vous me faites de Lelio ne me satisfait pas. Un homme à qui vous avez fait apercevoir que je l'aime, un homme à qui j'ai cru voir du penchant pour moi, devrait, à votre discours, donner malgré lui quelques marques de joie, et vous ne me parlez que de son profond respect ; cela est bien froid.

885

HORTENSE

Mais, Madame, ordinairement le respect n'est ni chaud ni froid ; je ne lui ai pas dit crûment : La Princesse vous aime ; il ne m'a pas répondu crûment : J'en suis charmé ; il ne lui a pas pris des transports ; mais il m'a paru pénétré d'un profond respect. J'en reviens toujours à ce respect, et je le trouve en sa place.

890

LA PRINCESSE

Vous êtes femme d'esprit ; lui avez vous senti quelque surprise agréable ?

HORTENSE

De la surprise ? Oui, il en a montré ; à l'égard de savoir si elle était agréable ou non, quand un homme sent du plaisir, et qu'il ne le dit point, il en aurait un jour entier sans qu'on le devinât ; mais enfin, pour⁸⁹⁵ moi, je suis fort contente de lui.

(souriant d'un air forcé)

LA PRINCESSE *(souriant d'un air forcé)*

Vous êtes fort contente de lui, Hortense ; N'y aurait-il rien d'équivoque là-dessous ? Qu'est-ce que cela signifie ?

HORTENSE

Ce que signifie je suis contente de lui ? Cela veut dire... En vérité, Madame, cela veut dire que je suis contente de lui ; on ne saurait expliquer⁹⁰⁰ cela qu'en le répétant. Comment feriez-vous pour dire autrement ? Je suis satisfaite de ce qu'il m'a répondu sur votre chapitre ; l'aimez-vous mieux de cette façon-là ?

LA PRINCESSE

Cela est plus clair.

HORTENSE

C'est pourtant la même chose.

⁹⁰⁵

LA PRINCESSE

Ne vous fâchez point ; je suis dans une situation d'esprit qui mérite un peu d'indulgence. Il me vient des idées fâcheuses, déraisonnables. Je crains tout, je soupçonne tout ; je crois que j'ai été jalouse de vous, oui de vous-même, qui êtes la meilleure de mes amies, qui méritez ma

confiance, et qui l'avez. Vous êtes aimable, Léléo l'est aussi ; vous vous 910
êtes vu tous deux ; vous m'avez fait un rapport de lui qui n'a pas rempli
mes espérances ; je me suis égarée là-dessus ; j'ai vu mille chimères ;
vous étiez déjà ma rivale. Qu'est-ce que c'est que l'amour, ma chère
Hortense ! Où est l'estime que j'ai pour vous, la justice que je dois vous
rendre ? Me reconnaissez-vous ? Ne sont-ce pas là les faiblesses d'un 915
enfant que je rapporte ?

HORTENSE

Oui ; mais les faiblesses d'un enfant de votre âge sont dangereuses, et je
voudrais bien n'avoir rien à démêler avec elles.

LA PRINCESSE

Écoutez ; je n'ai pas tant de tort ; tantôt pendant que nous étions à cette
fête, Léléo n'a presque regardé que vous, vous le savez bien. 920

HORTENSE

Moi, Madame ?

LA PRINCESSE

Hé bien, vous n'en convenez pas ; cela est mal entendu, par exemple ; il
semblerait qu'il y a du mystère ; n'ai-je pas remarqué que les regards de
Léléo vous embarrassaient, et que vous n'osiez pas le regarder, par
considération pour moi sans doute ?... Vous ne me répondez pas ? 925

HORTENSE

C'est que je vous vois en train de remarquer, et si je réponds, j'ai peur
que vous ne remarquiez encore quelque chose dans ma réponse ; cepen-
dant je n'y gagne rien, car vous faites une remarque sur mon silence. Je
ne sais plus comment me conduire ; si je me tais, c'est du mystère ; si je
parle, autre mystère ; enfin je suis mystère depuis les pieds jusqu'à la 930

tête. En vérité, je n'ose pas me remuer ; j'ai peur que vous n'y trouviez un équivoque. Quel étrange amour que le vôtre, Madame ! Je n'en ai jamais vu de cette humeur-là.

LA PRINCESSE

Encore une fois, je me condamne ; mais vous n'êtes pas mon amie pour rien ; vous êtes obligée de me supporter ; j'ai de l'amour, en un mot, voilà mon excuse. 935

HORTENSE

Mais, Madame, c'est plus mon amour que le vôtre ; de la manière dont vous le prenez, il me fatigue plus que vous ; ne pourriez-vous me dispenser de votre confiance ? Je me trouve une passion sur les bras qui ne m'appartient pas ; peut-on de fardeau plus ingrat ? 940

(d'un air sérieux)

LA PRINCESSE *(d'un air sérieux)*

Hortense, je vous croyais plus d'attachement pour moi ; et je ne sais que penser, après tout, du dégoût que vous témoignez. Quand je répare mes soupçons à votre égard par l'aveu franc que je vous en fais, mon amour vous déplaît trop ; je n'y comprends rien ; on dirait presque que vous en avez peur. 945

HORTENSE

Ah la désagréable situation ! Que je suis malheureuse de ne pouvoir ouvrir ni fermer la bouche en sûreté ! Que faudra-t-il donc que je devienne ? Les remarques me suivent, je n'y saurais tenir ; vous me désespérez, je vous tourmente, toujours je vous fâcherai en parlant, toujours je vous fâcherai en ne disant mot : je ne saurais donc me corriger ; voilà une querelle fondée pour l'éternité ; le moyen de vivre ensemble, 950

j'aimerais mieux mourir. Vous me trouvez rêveuse ; après cela il faut que je m'explique. Lelio m'a regardée, vous ne savez que penser, vous ne me comprenez pas, vous m'estimez, vous me croyez fourbe ; haine, amitié, soupçon, confiance, le calme, l'orage, vous mettez tout ensemble, je m'y perds, la tête me tourne, je ne sais où je suis ; je quitte la partie, je me sauve, je m'en retourne ; dussiez-vous prendre encore mon voyage pour une finesse.. 955

(la caressant)

LA PRINCESSE *(la caressant)*

Non, ma chère Hortense, vous ne me quitterez point ; je ne veux point vous perdre, je veux vous aimer, je veux que vous m'aimiez ; j'abjure toutes mes faiblesses ; vous êtes mon amie, je suis la vôtre, et cela durera toujours. 960

HORTENSE

Madame, cet amour-là nous brouillera ensemble, vous le verrez ; laissez-moi partir ; comptez que je le fais pour le mieux.

LA PRINCESSE

Non, ma chère ; je vais faire arrêter tous vos équipages, vous ne vous servirez que des miens ; et, pour plus de sûreté, à toutes les portes de la ville vous trouverez des gardes qui ne vous laisseront passer qu'avec moi. Nous irons quelquefois nous promener ensemble ; voilà tous les voyages que vous ferez ; point de mutinerie ; je n'en rabattrai rien. À l'égard de Lelio, vous continuerez de le voir avec moi ou sans moi, quand votre amie vous en priera. 965 970

HORTENSE

Moi, voir Léo, Madame ! Et si Léo me regarde ? Il a des yeux. Et si je le regarde ? J'en ai aussi. Ou bien si je ne le regarde pas ? Car tout est égal avec vous. Que voulez-vous que je fasse dans la compagnie d'un homme avec qui toute fonction de mes deux yeux est interdite ? Les fer-⁹⁷⁵
merai-je ? Les détournerai-je ? Voilà tout ce qu'on en peut faire, et rien de tout cela ne vous convient. D'ailleurs, s'il a toujours ce profond respect qui n'est pas de votre goût, vous vous en prendrez à moi, vous me direz encore : Cela est bien froid ; comme si je n'avais qu'à lui dire :
Monsieur, soyez plus tendre. Ainsi son respect, ses yeux et les miens,⁹⁸⁰
voilà trois choses que vous ne me passerez jamais. Je ne sais si, pour vous accommoder, il me suffirait d'être aveugle, sourde et muette ; je ne serais peut-être pas encore à l'abri de votre chicane.

LA PRINCESSE

Toute cette vivacité-là ne me fait point de peur ; je vous connais : vous êtes bonne, mais impatiente ; et quelque jour, vous et moi, nous rirons⁹⁸⁵
de ce qui nous arrive aujourd'hui.

HORTENSE

Souffrez que je m'éloigne pendant que vous aimez. Au lieu de rire de mon séjour, nous rirons de mon absence ; n'est-ce pas la même chose ?

LA PRINCESSE

Ne m'en parlez plus, vous m'affligez. Voici Léo, qu'apparemment Arlequin aura averti de ma part ; prenez de grâce, un air moins triste ; je⁹⁹⁰
n'ai qu'un mot à lui dire ; après l'instruction que vous lui avez donnée, nous jugerons bientôt de ses sentiments, par la manière dont il se comportera dans la suite. Le don de ma main lui fait un beau rang ; mais il peut avoir le coeur pris.

SCÈNE VI

Lélio, Hortense, La Princesse.

995

LÉLIO

Je me rends à vos ordres, Madame. Arlequin m'a dit que vous souhaitiez me parler.

(Elle sort.)

LA PRINCESSE

Je vous attendais, Lélio ; vous savez quelle est la commission de l'ambassadeur du roi de Castille, qu'on est convenu d'en délibérer aujourd'hui. Frédéric s'y trouvera ; mais c'est à vous seul à décider. Il s'agit de ma main que le roi de Castille demande ; vous pouvez l'accorder ou la refuser. Je ne vous dirai point quelles seraient mes intentions là-dessus ; je m'en tiens à souhaiter que vous les deviniez. J'ai quelques ordres à donner ; je vous laisse un moment avec Hortense, à peine vous connaissez-vous encore, elle est mon amie, et je suis bien aise que l'estime que j'ai pour vous ait son aveu.

1000

1005

SCÈNE VII

Lélio, Hortense.

LÉLIO

Enfin, Madame, il est temps que vous décidiez de mon sort, il n'y a point de moments à perdre. Vous venez d'entendre la Princesse ; elle veut que je prononce sur le mariage qu'on lui propose. Si je refuse de le conclure, c'est entrer dans ses vues, et lui dire que je l'aime ; si je le conclus, c'est lui donner des preuves d'une indifférence dont elle cherchera les raisons. La conjoncture est pressante ; que résolvez-vous en

1010

ma faveur ? Il faut que je me dérobe d'ici incessamment ; mais vous, Madame, y resterez-vous ? Je puis vous offrir un asile où vous ne crain-¹⁰¹⁵
drez personne. Oserai-je espérer que vous consentiez aux mesures
promptes et nécessaires ?...

HORTENSE

Non, Monsieur, n'espérez rien, je vous prie ; ne parlons plus de votre
coeur, et laissez le mien en repos ; vous le troublez, je ne sais ce qu'il est
devenu ; je n'entends parler que d'amour à droite et à gauche, il¹⁰²⁰
m'environne ; il m'obsède, et le vôtre, au bout du compte, est celui qui
me presse le plus.

LÉLIO

Quoi ! Madame, c'en est donc fait, mon amour vous fatigue, et vous me
rebutez ?

HORTENSE

Si vous cherchez à m'attendrir, je vous avertis que je vous quitte ; je¹⁰²⁵
n'aime point qu'on exerce mon courage.

LÉLIO

Ah ! Madame, il ne vous en faut pas beaucoup pour résister à ma dou-
leur.

HORTENSE

Eh ! Monsieur, je ne sais point ce qu'il m'en faut, et ne trouve point à
propos de le savoir. Laissez-moi me gouverner, chacun se sent ; brisons¹⁰³⁰
là-dessus.

LÉLIO

Il n'est que trop vrai que vous pouvez m'écouter sans aucun risque.

HORTENSE

Il n'est que trop vrai ! Oh ! Je suis plus difficile en vérités que vous ; et ce qui est trop vrai pour vous ne l'est pas assez pour moi. Je crois que j'irais loin avec vos sûretés, surtout avec un garant comme vous ! En vérité, Monsieur, vous n'y songez pas : il n'est que trop vrai ! Si cela était si vrai, j'en saurais quelque chose ; car vous me forcez, à vous dire plus que je ne veux, et je ne vous le pardonnerai pas.

1035

LÉLIO

Si vous sentez quelque heureuse disposition pour moi, qu'ai-je fait depuis tantôt que j puisse mériter que vous la combattiez ?

1040

HORTENSE

Ce que vous avez fait ? Pourquoi me rencontrez-vous ici ? Qu'y venez-vous chercher ? Vous êtes arrivé à la cour ; vous avez plu à la Princesse, elle vous aime ; vous dépendez d'elle, j'en dépends de même ; elle est jalouse de moi : voilà ce que vous avez fait, Monsieur, et il n'y a point de remède à cela, puisque je n'en trouve point..

1045

LÉLIO *(étonné)*

La Princesse est jalouse de vous ?

HORTENSE

Oui, très jalouse : peut-être actuellement sommes-nous observés l'un et l'autre ; et après cela vous venez me parler de votre passion, vous voulez que je vous aime ; vous le voulez, et je tremble de ce qui en peut arriver : car enfin on se lasse. J'ai beau vous dire que cela ne se peut pas,

1050

que mon coeur vous serait inutile ; vous ne m'écoutez point, vous vous plaisez à me pousser à bout. Eh ! Lélío, qu'est-ce que c'est que votre amour ? Vous ne me méngez point ; aime-t-on les gens quand on les persécute, quand ils sont plus à plaindre que nous, quand ils ont leurs chagrins et les nôtres, quand ils ne nous font un peu de mal que pour éviter de nous en faire davantage ? Je refuse de vous aimer : qu'est-ce 1055 que j'y gagne ? Vous imaginez-vous que j'y prends plaisir ? Non, Lélío, non ; le plaisir n'est pas grand. Vous êtes un ingrat ; vous devriez me remercier de mes refus, vous ne les méritez pas. Dites-moi, qu'est-ce qui m'empêche de vous aimer ? Cela est-il si difficile ? N'ai-je pas le coeur 1060 libre ? N'êtes-vous pas aimable ? Ne m'aimez-vous pas assez ? Que vous manque-t-il ? Vous n'êtes pas raisonnable. Je vous refuse mon coeur avec le péril qu'il y a de l'avoir ; mon amour vous perdrait. Voilà pourquoi vous ne l'aurez point ; voilà d'où me vient ce courage que vous me reprochez. Et vous vous plaignez de moi, et vous me demandez encore 1065 que je vous aime, expliquez-vous donc, que me demandez-vous ? Que vous faut-il ? Qu'appellez-vous aimer ? Je n'y comprends rien.

LÉLIO (*vivement*)

C'est votre main qui manque à mon bonheur.

HORTENSE (*tendrement*)

Ma main !... Ah ! Je ne périrais pas seule, et le don que je vous en ferais me coûterait mon époux ; et je ne veux pas mourir, en perdant un 1070 homme comme vous. Non, si je faisais jamais votre bonheur, je voudrais qu'il durât longtemps.

LÉLIO (*animé*)

Mon coeur ne peut suffire à toute ma tendresse. Madame, prêtez-moi, de grâce, un moment d'attention, je vais vous instruire.

HORTENSE

Arrêtez, Léo ; j'envisage un malheur qui me fait frémir ; je ne sache
rien de si cruel que votre obstination ; il me semble que tout ce que
vous me dites m'entretient de votre mort. Je vous avais prié de laisser
mon coeur en repos, vous n'en faites rien ; voilà qui est fini ; poursui-
vez, je ne vous crains plus. Je me suis d'abord contentée de vous dire
que je ne pouvais pas vous aimer, cela ne vous a pas épouvanté ; mais je
sais des façons de parler plus positives, plus intelligibles, et qui assurément
vous guériront de toute espérance. Voici donc, à la lettre, ce que je
pense, et ce que je penserai toujours : c'est que je ne vous aime point, et
que je ne vous aimerai jamais. Ce discours est net, je le crois sans ré-
plique ; il ne reste plus de question à faire. Je ne sortirai point de là ; je
ne vous aime point, vous ne me plaisez point. Si je savais une manière
de m'expliquer plus dure, je m'en servirais pour vous punir de la dou-
leur que je souffre à vous en faire. Je ne pense pas qu'à présent vous
ayez envie de parler de votre amour ; ainsi changeons de sujet.

(Il s'éloigne.)

LÉLIO

Oui, Madame, je vois bien que votre résolution est prise. La seule espé-
rance d'être uni pour jamais avec vous m'arrêtait encore ici ; je m'étais
flatté, je l'avoue ; mais c'est bien peu de chose que l'intérêt que l'on
prend à un homme à qui l'on peut parler comme vous le faites. Quand
je vous apprendrais qui je suis, cela ne servirait de rien ; vos refus n'en
seraient que plus affligeants. Adieu, Madame ; il n'y a plus de séjour ici
pour moi ; je pars dans l'instant, et je ne vous oublierai jamais.

(Elle l'appelle.)

HORTENSE *(pendant qu'il s'en va)*

Oh ! Je ne sais plus où j'en suis ; je n'avais pas prévu ce coup-là. Léo !

LÉLIO *(revenant)*

Que me voulez-vous, Madame ?

HORTENSE

Je n'en sais rien ; vous êtes au désespoir, vous m'y mettez, je ne sais encore que cela.

1100

LÉLIO

Vous me haïrez si je ne vous quitte.

HORTENSE

Je ne vous hais plus quand vous me quittez.

LÉLIO

Daignez donc consulter votre coeur.

HORTENSE

Vous voyez bien les conseils qu'il me donne ; vous partez, je vous rappelle ; je vous rappellerai, si je vous renvoie ; mon coeur ne finira rien.

1105

LÉLIO

Eh ! Madame, ne me renvoyez plus ; nous échapperons aisément à tous les malheurs que vous craignez ; laissez-moi vous expliquer mes mesures, et vous dire que ma naissance...

(Elle s'en va comme en colère.)

HORTENSE (*vivement*)

Non, je me retrouve enfin, je ne veux plus rien entendre. Échapper à nos malheurs ! Ne s'agit-il pas de sortir d'ici ? Le pourrons-nous ? N'a-t-on pas les yeux sur nous ? Ne serez-vous pas arrêté ? Adieu ; je vous dois la vie ; je ne vous devrai rien, si vous ne sauvez la vôtre. Vous dites que vous m'aimez ; non, je n'en crois rien, si vous ne partez. Partez donc, ou soyez mon ennemi mortel ; partez, ma tendresse vous l'ordonne ; ou restez ici l'homme du monde le plus haï de moi, et le plus haïssable que je connaisse.

LÉLIO (*d'un air de dépit*)

Je partirai donc, puisque vous le voulez ; mais vous prétendez me sauver la vie, et vous n'y réussirez pas.

HORTENSE (*se retournant de loin*)

Vous me rappelez donc à votre tour ?

LÉLIO

J'aime autant mourir que de ne vous plus voir.

HORTENSE

Ah ! Voyons donc les mesures que vous voulez prendre.?

LÉLIO (*transporté de joie*)

Quel bonheur ! Je ne saurais retenir mes transports.

HORTENSE (*nonchalamment*)

Vous m'aimez beaucoup, je le sais bien ; passons votre reconnaissance, nous dirons cela une autre fois. Venons aux mesures...

LÉLIO

Que n'ai-je, au lieu d'une couronne qui m'attend, l'empire de la terre à vous offrir ?.

1125

HORTENSE *(avec une surprise modeste)*

Vous êtes né prince ? Mais vous n'avez qu'à me garder votre coeur, vous ne me donnerez rien qui le vaille ; achevons.

LÉLIO

J'attends demain incognito un courrier du roi de Léon, mon père.

HORTENSE

Arrêtez, Prince ; Frédéric vient, l'Ambassadeur le suit sans doute. Vous m'informerez tantôt de vos résolutions.

1130

LÉLIO

Je crains encore vos inquiétudes.

HORTENSE

Et moi, je ne crains plus rien ; je me sens l'imprudence la plus tranquille du monde ; vous me l'avez donnée, je m'en trouve bien ; c'est à vous à me la garantir, faites comme vous pourrez.

1135

LÉLIO

Tout ira bien, Madame ; je ne conclurai rien avec l'Ambassadeur pour gagner du temps ; je vous reverrai tantôt.

SCÈNE VIII

L'Ambassadeur, Lélío, Frédéric.

FRÉDÉRIC (*à part à l'Ambassadeur*)

Vous sentirez, j'en suis sûr, jusqu'où va l'audace de ses espérances.

L'AMBASSADEUR (*à Lélío*)

Vous savez, Monsieur, ce qui m'amène ici, et votre habileté me répond
du succès de ma commission. Il s'agit d'un mariage entre votre Prin-
cesse et le roi de Castille, mon maître. Tout invite à le conclure ; jamais
union ne fut peut-être plus nécessaire. Vous n'ignorez pas les justes
droits que les rois de Castille prétendent avoir sur une partie de cet État,
par les alliances...

1140

1145

LÉLIO

Laissons là ces droits historiques, Monsieur ; je sais ce que c'est ; et
quand on voudra, la Princesse en produira de même valeur sur les États
du roi votre maître. Nous n'avons qu'à relire aussi les alliances passées,
vous verrez qu'il y aura quelque une de vos provinces qui nous appar-
tiendra.

1150

FRÉDÉRIC

Effectivement vos droits ne sont pas fondés, et il n'est pas besoin d'en
appuyer le mariage dont il s'agit.

L'AMBASSADEUR

Laissons-les donc pour le présent, j'y consens ; mais la trop grande
proximité des deux États entretient depuis vingt ans des guerres qui ne
finissent que pour des instants, et qui recommenceront bientôt entre
deux nations voisines, et dont les intérêts se croiseront toujours. Vos

1155

peuples sont fatigués ; mille occasions vous ont prouvé que vos ressources sont inégales aux nôtres. La paix que nous venons de faire avec vous, vous la devez à des circonstances qui ne se rencontreront pas toujours. Si la Castille n'avait été occupée ailleurs, les choses auraient bien changé de face. ¹¹⁶⁰

LÉLIO

Point du tout ; il en aurait été de cette guerre comme de toutes les autres. Depuis tant de siècles que cet État se défend contre le vôtre, où sont vos progrès ? Je n'en vois point qui puissent justifier cette grande inégalité de forces dont vous parlez. ¹¹⁶⁵

L'AMBASSADEUR

Vous ne vous êtes soutenus que par des secours étrangers.

LÉLIO

Ces mêmes secours dans bien des occasions vous ont aussi rendu de grands services ; et voilà comment subsistent les Etats : la politique de l'un arrête l'ambition de l'autre.

FRÉDÉRIC

Retranchons-nous sur des choses plus effectives, sur la tranquillité durable que ce mariage assurerait aux deux peuples qui ne seraient plus qu'un, et qui n'auraient plus qu'un même maître. ¹¹⁷⁰

LÉLIO

Fort bien ; mais nos peuples n'ont-ils pas leurs lois particulières ? Etes-vous sûr, Monsieur, qu'ils voudront bien passer sous une domination étrangère, et peut-être se soumettre aux coutumes d'une nation qui leur est antipathique ? ¹¹⁷⁵

L'AMBASSADEUR

Désobéiront-ils à leur souveraine ?

LÉLIO

Ils lui désobéiront par amour pour elle.

FRÉDÉRIC

En ce cas-là, il ne sera pas difficile de les réduire.

LÉLIO

Y pensez-vous, Monsieur ? S'il faut les opprimer pour les rendre tranquilles, comme vous l'entendez, ce n'est pas de leur souveraine que doit leur venir un pareil repos ; il n'appartient qu'à la fureur d'un ennemi de leur faire un présent si funeste. 1180

FRÉDÉRIC *(à part, à l'Ambassadeur)*

Vous voyez des preuves de ce que je vous ai dit.

L'AMBASSADEUR *(à Lélío)*

Votre avis est donc de rejeter le mariage que je propose ? 1185

LÉLIO

Je ne le rejette point ; mais il mérite réflexion. Il faut examiner mûrement les choses ; après quoi, je conseillerai à la Princesse ce que je jugerai de mieux pour sa gloire et pour le bien de ses peuples ; le seigneur Frédéric dira ses raisons, et moi les miennes.

FRÉDÉRIC

On décidera sur les vôtres. 1190

L'AMBASSADEUR (*à Lélío*)

Me permettez-vous de vous parler à coeur ouvert ?

LÉLIO

Vous êtes le maître.

L'AMBASSADEUR

Vous êtes ici dans une belle situation, et vous craignez d'en sortir, si la Princesse se marie ; mais le Roi mon maître est assez grand seigneur pour vous dédommager, et j'en répons pour lui.

1195

LÉLIO (*froidement*)

Ah ! De grâce, ne citez point ici le Roi votre maître ; soupçonnez-moi tant que vous voudrez de manquer de droiture, mais ne l'associez point à vos soupçons. Quand nous faisons parler les princes, Monsieur, que ce soit toujours d'une manière noble et digne d'eux ; c'est un respect que nous leur devons, et vous me faites rougir pour le roi de Castille.

1200

L'AMBASSADEUR

Arrêtons là. Une discussion là-dessus nous mènerait trop loin ; il ne me reste qu'un mot à vous dire ; et ce n'est plus le roi de Castille, c'est moi qui vous parle à présent. On m'a averti que je vous trouverais contraire au mariage dont il s'agit, tout convenable, tout nécessaire qu'il est, si jamais la Princesse veut épouser un prince. On a prévu les difficultés que vous faites, et l'on prétend que vous avez vos raisons pour les faire, raisons si hardies que je n'ai pu les croire, et qui sont fondées, dit-on, sur la confiance dont la Princesse vous honore.

1205

LÉLIO

Vous m'allez encore parler à coeur ouvert, Monsieur, et si vous m'en croyez, vous n'en ferez rien ; la franchise ne vous réussit pas ; le Roi 1210
votre maître s'en est mal trouvé tout à l'heure, et vous m'inquiétez pour la Princesse.

L'AMBASSADEUR

Ne craignez rien ; loin de manquer moi-même à ce que je lui dois, je ne veux que l'apprendre à ceux qui l'oublient.

LÉLIO

Voyons ; j'en sais tant là-dessus, que je suis en état de corriger vos le- 1215
çons mêmes. Que dit-on de moi ?

L'AMBASSADEUR

Des choses hors de toute vraisemblance.

FRÉDÉRIC

Ne les expliquez point ; je crois savoir ce que c'est ; on me les a dites aussi, et j'en ai ri comme d'une chimère.

LÉLIO (*regardant Frédéric*)

N'importe ; je serai bien aise de voir jusqu'où va la lâche inimitié de 1220
ceux dont je blesse ici les yeux, que vous connaissez comme moi, et à qui j'aurais fait bien du mal si j'avais voulu, mais qui ne valent pas la peine qu'un honnête homme se venge. Revenons.

L'AMBASSADEUR

Non, le seigneur Frédéric a raison ; n'expliquons rien ; ce sont des illusions. Un homme d'esprit comme vous, dont la fortune est déjà si prodigieuse, et qui la mérite, ne saurait avoir des sentiments aussi périlleux que ceux qu'on vous attribue. La Princesse n'est sans doute que l'objet de vos respects ; mais le bruit qui court sur votre compte vous expose, et pour le détruire, je vous conseillerais de porter la Princesse à un mariage avantageux à l'État.

1225

1230

LÉLIO

Je vous suis très obligé de vos conseils, Monsieur ; mais j'ai regret à la peine que vous prenez de m'en donner. Jusqu'ici les Ambassadeurs n'ont jamais été les précepteurs des ministres chez qui ils vont, et je n'ose renverser l'ordre. Quand je verrai votre nouvelle méthode bien établie, je vous promets de la suivre.

1235

L'AMBASSADEUR

Je n'ai pas tout dit. Le roi de Castille a pris de l'inclination pour la Princesse sur un portrait qu'il en a vu ; c'est en amant que ce jeune prince souhaite un mariage que la raison, l'égalité d'âge et la politique doivent presser de part et d'autre. S'il ne s'achève pas, si vous en détournez la Princesse par des motifs qu'elle ne sait pas, faites du moins qu'à son tour ce prince ignore les secrètes raisons qui s'opposent en vous à ce qu'il souhaite ; la vengeance des princes peut porter loin ; souvenez-vous-en.

1240

LÉLIO

Encore une fois, je ne rejette point votre proposition, nous l'examinerons plus à loisir ; mais si les raisons secrètes que vous voulez dire étaient réelles, Monsieur, je ne laisserais pas que d'embarrasser le

1245

ressentiment de votre prince. Il serait plus difficile de se venger de moi que vous ne pensez.

L'AMBASSADEUR (*outré*)

De vous ?

LÉLIO (*froidement*)

Oui, de moi.

1250

L'AMBASSADEUR

Doucement ; vous ne savez pas à qui vous parlez.

LÉLIO

Je sais qui je suis, en voilà assez.

L'AMBASSADEUR

Laissez là ce que vous êtes, et soyez sûr que vous me devez respect.

(*Il sort fièrement.*)

LÉLIO

Soit ; et moi je n'ai, si vous le voulez, que mon coeur pour tout avantage ; mais les égards que l'on doit à la seule vertu sont aussi légitimes que les respects que l'on doit aux princes ; et fussiez-vous le roi de Castille même, si vous êtes généreux, vous ne sauriez penser autrement. Je ne vous ai point manqué de respect, supposé que je vous en doive ; mais les sentiments que je vous montre depuis que je vous parle méritaient de votre part plus d'attention que vous ne leur en avez donné. Cependant je continuerai à vous respecter, puisque vous dites qu'il le faut,

1255

1260

sans pourtant en examiner moins si le mariage dont il s'agit est vraiment convenable.

SCÈNE IX

Frédéric, L'Ambassadeur.

FRÉDÉRIC

La manière dont vous venez de lui parler me fait présumer bien des choses ; peut-être sous le titre d'Ambassadeur nous cachez-vous...

1265

L'AMBASSADEUR

Non, Monsieur, il n'y a rien à présumer ; c'est un ton que j'ai cru pouvoir prendre avec un aventurier que le sort a élevé.

FRÉDÉRIC

Eh bien ! Que dites-vous de cet homme-là ?

L'AMBASSADEUR

Je dis que je l'estime.

1270

FRÉDÉRIC

Cependant, si nous ne le renversons, vous ne pouvez réussir ; ne joindrez-vous pas vos efforts aux nôtres ?

L'AMBASSADEUR

J'y consens, à condition que nous ne tenterons rien qui soit indigne de nous ; je veux le combattre généreusement, comme il le mérite.

FRÉDÉRIC

Toutes actions sont généreuses, quand elles tendent au bien général.

1275

L'AMBASSADEUR

Ne vous en fiez pas à vous : vous haïssez Léo, et la haine entend mal à faire des maximes d'honneur. Je tâcherai de voir aujourd'hui la Princesse. Je vous quitte, j'ai quelques dépêches à faire, nous nous reverrons tantôt.

SCÈNE X

Frédéric, Arlequin, arrivant tout essoufflé.

1280

FRÉDÉRIC (*à part*)

Monsieur l'Ambassadeur me paraît bien scrupuleux ! Mais voici Arlequin qui accourt à moi.

ARLEQUIN

Par la mardi ! Monsieur le conseiller, il y a longtemps que je galope après vous ; vous êtes plus difficile à trouver qu'une botte de foin dans une aiguille.

1285

FRÉDÉRIC

Je ne me suis pourtant pas écarté ; as-tu quelque chose à me dire ?

ARLEQUIN

Attendez, je crois que j'ai laissé ma respiration par les chemins ; ouf...

FRÉDÉRIC

Reprends haleine.

ARLEQUIN

Oh dame, cela ne se prend pas avec la main. Ohi ! Ohi ! Je vous ai été chercher au palais, dans les salles, dans les cuisines ; je trottais par-ci, je trottais par-là, je trottais partout ; et y allons vite, et boute et gare. ¹²⁹⁰

N'avez-vous pas vu le seigneur Frédéric ? Hé non, mon ami ! Où diable est-il donc ? Que la peste l'étouffe ! Et puis je cours encore, patati, patata ; je jure, je rencontre un porteur d'eau, je renverse son eau : N'avez-vous pas vu le seigneur Frédéric ? Attends, attends, je vais te donner du seigneur Frédéric par les oreilles. Moi, je m'enfuis. Par la sambleu, morbleu, ne serait-il pas au cabaret ? J'y rentre, je trouve du vin, je bois chopine, je m'apaise, et puis je reviens ; et puis vous voilà. ¹²⁹⁵

FRÉDÉRIC

Achève ; sais-tu quelque chose ? Tu me donnes bien de l'impatience.

ARLEQUIN

Cent mille écus ne seraient pas dignes de me payer ma peine ; pourtant j'en rabattrai beaucoup. ¹³⁰⁰

FRÉDÉRIC

Je n'ai point d'argent sur moi, mais je t'en promets au sortir d'ici.

ARLEQUIN

Pourquoi est-ce que vous laissez votre bourse à la maison ? Si j'avais su cela, je ne vous aurais pas trouvé ; car, pendant que j'y suis, il faut que je vous tienne. ¹³⁰⁵

FRÉDÉRIC

Tu n'y perdras rien ; parle, que sais-tu ?

ARLEQUIN

De bonnes choses, c'est du nanan.

FRÉDÉRIC

Voyons.

ARLEQUIN

Cet argent promis m'envoie des scrupules ; si vous pouviez me donner des gages ; ce petit diamant qui est à votre doigt, par exemple ? Quand cela promet de l'argent, cela tient parole. 1310

FRÉDÉRIC

Prends ; le voilà pour garant de la mienne ; ne me fais plus languir.

ARLEQUIN

Vous êtes honnête homme, et votre bague aussi. Or donc, tantôt, Monsieur Léo, qui vous méprise que c'est une bénédiction, il parlait à lui tout seul... 1315

FRÉDÉRIC

Bon !

ARLEQUIN

Oui, bon !... Voilà la Princesse qui vient. Dirai-je tout devant elle ?

FRÉDÉRIC (*après avoir rêvé*)

Tu m'en fais venir l'idée. Oui ; mais ne dis rien de tes engagements avec moi. Je vais parler le premier ; conforme-toi à ce que tu m'entendras dire.

1320

SCÈNE XI

La Princesse, Hortense, Frédéric, Arlequin.

LA PRINCESSE

Eh bien ! Frédéric, qu'a-t-on conclu avec l'Ambassadeur ?

FRÉDÉRIC

Madame, Monsieur Léléo penche à croire que sa proposition est recevable.

LA PRINCESSE

Lui, son sentiment est que j'épouse le roi de Castille ?

1325

FRÉDÉRIC

Il n'a demandé que le temps d'examiner un peu la chose.

LA PRINCESSE

Je n'aurais pas cru qu'il dût penser comme vous le dites.

ARLEQUIN (*derrière elle*)

Il en pense, ma foi, bien d'autres !

(*À Frédéric.*)

LA PRINCESSE

Ah ! Te voilà ? Que faites-vous de son valet ici ?

FRÉDÉRIC

Quand vous êtes arrivée, Madame, il venait, disait-il, me déclarer
quelque chose qui vous concerne, et que le zèle qu'il a pour vous 1330
l'oblige de découvrir. Monsieur Lélío y est mêlé ; mais je n'ai pas eu en-
core le temps de savoir ce que c'est.

LA PRINCESSE

Sachons-le ; de quoi s'agit-il ?

ARLEQUIN

C'est que, voyez-vous, Madame, il n'y a mardi point de chanson à cela, 1335
je suis bon serviteur de Votre Principauté.

HORTENSE

Eh quoi Madame, pouvez-vous prêter l'oreille aux discours de pareilles
gens ?

LA PRINCESSE

On s'amuse de tout. Continue.

ARLEQUIN

Je n'entends ni à dia ni à huau, quand on ne vous rend pas la révérence 1340
qui vous appartient.

LA PRINCESSE

À merveille. Mais viens au fait sans compliment.

ARLEQUIN

Oh ! Dame, quand on vous parle, à vous autres, ce n'est pas le tout que d'ôter son chapeau, il faut bien mettre en avant quelque petite faribole au bout. À cette heure voilà mon histoire. Vous saurez donc, avec votre permission, que tantôt j'écoutais Monsieur Lelio, qui faisait la conversation des fous, car il parlait tout seul. Il était devant moi, et moi derrière. Or, ne vous déplaie, il ne savait pas que j'étais là ; il se virait, je me virais ; c'était une farce. Tout d'un coup il ne s'est plus viré, et puis s'est mis à dire comme cela : Ouf je suis diablement embarrassé. Moi j'ai deviné qu'il avait de l'embarras. Quand il a eu dit cela, il n'a rien dit davantage, il s'est promené ; ensuite il y a pris un grand frisson.

HORTENSE

En vérité, Madame, vous m'étonnez.

LA PRINCESSE

Que veux-tu dire : un frisson ?

ARLEQUIN

Oui, il a dit : Je tremble. Et ce n'était pas pour des prunes, le gaillard ! Car, a-t-il repris, j'ai lorgné ma gentille maîtresse pendant cette belle fête ; et si cette Princesse, qui est plus fine qu'un merle, a vu trotter ma prunelle, mon affaire va mal, j'en dis du mirlirot. Là-dessus autre promenade, ensuite autre conversation. Par la ventre-bleu ! A-t-il dit, j'ai du guignon : je suis amoureux de cette gracieuse personne, et si la Princesse vient à le savoir, et y allons donc, nous verrons beau train, je serai un joli mignon ; elle sera capable de me friponner ma mie. Jour de Dieu ! Ai-je dit en moi-même, friponner, c'est le fait des larrons, et non pas d'une Princesse qui est fidèle comme l'or. Vertuchoux ! Qu'est-ce que c'est que tout ce tripotage-là ? Toutes ces paroles-là ont mauvaise mine ; mon patron songe à la malice, et il faut avertir cette pauvre Prin-

cesse à qui on en ferait passer quinze pour quatorze. Je suis donc venu comme un honnête garçon, et voilà que je vous découvre le pot aux roses : peut-être que je ne vous dis pas les mots, mais je vous dis la signification du discours, et le tout gratis, si cela vous plaît.

1370

HORTENSE *(à part)*

Quelle aventure !

FRÉDÉRIC *(à la Princesse)*

Madame, vous m'avez dit quelquefois que je présumais mal de Léo ; voyez l'abus qu'il fait de votre estime.

(À Arlequin.)

LA PRINCESSE

Taisez-vous ; je n'ai que faire de vos réflexions. Pour toi, je vais t'apprendre à trahir ton maître, à te mêler de choses que tu ne devais pas entendre et à me compromettre dans l'impertinente répétition que tu en fais ; une étroite prison me répondra de ton silence.

1375

ARLEQUIN *(se mettant à genoux)*

Ah ! Ma bonne dame, ayez pitié de moi ; arrachez-moi la langue, et laissez-moi la clef des champs. Miséricorde, ma reine ! Je ne suis qu'un bu-
tor, et c'est ce misérable conseiller de malheur qui m'a brouillé avec
votre charitable personne.

1380

LA PRINCESSE

Comment cela ?

FRÉDÉRIC

Madame, c'est un valet qui vous parle, et qui cherche à se sauver ; je ne sais ce qu'il veut dire.

HORTENSE

Laissez, laissez-le parler, Monsieur.

1385

ARLEQUIN *(à Frédéric)*

Allez, je vous ai bien dit que vous ne valiez rien, et vous ne m'avez pas voulu croire. Je ne suis qu'un chétif valet, et si pourtant, je voulais être homme de bien ; et lui, qui est riche et grand seigneur, il n'a jamais eu le coeur d'être honnête homme.

FRÉDÉRIC

Il va vous en imposer, Madame.

1390

LA PRINCESSE

Taisez-vous, vous dis-je ; je veux qu'il parle.

ARLEQUIN

Tenez, Madame, voilà comme cela est venu. Il m'a trouvé comme j'allais tout droit devant moi... Veux-tu me faire un plaisir ? M'a-t-il dit. - Hé-las ! De toute mon âme, car je suis bon et serviable de mon naturel. - Tiens, voilà une pistole. - Grand merci. - En voilà encore une autre. - Donnez, mon brave homme. - Prends encore cette poignée de pistoles. - Et oui-da, mon bon Monsieur. - Veux-tu me rapporter ce que tu entendas dire à ton maître ? - Et pourquoi cela ? - Pour rien, par curiosité. - Oh ! Non, mon compère, non. - Mais je te donnerai tant de bonnes drogues ; je te ferai ci, je te ferai cela ; je sais une fille qui est jolie, qui est dans ses meubles ; je la tiens dans ma manche ; je te la garde. - Oh !

1395

1400

Oh ! Montrez-la pour voir. - Je l'ai laissée au logis ; mais, suis-moi, tu l'auras. - Non, non, brocanteur, non. - Quoi ! Tu ne veux pas d'une jolie fille ?... À la vérité, Madame, cette fille-là me trottait dans l'âme ; il me semblait que je la voyais, qu'elle était blanche, potelée. Quelle satisfaction ! Je trouvais cela bien friand. Je bataillais, je bataillais comme un César ; vous m'auriez mangé de plaisir en voyant mon courage ; à la fin je suis chu. Il me doit encore une pension de cent écus par an, et j'ai déjà reçu la fillette, que je ne puis pas vous montrer, parce qu'elle n'est pas là ; sans compter une prophétie qui a parlé, à ce qu'ils disent, de mon argent, de ma fortune et de ma friponnerie.

LA PRINCESSE

Comment s'appelle-t-elle, cette fille ?

ARLEQUIN

Lisette. Ah ! Madame, si vous voyiez sa face, vous seriez ravie ; avec cette créature-là, il faut que l'honneur d'un homme plie bagage, il n'y a pas moyen.

FRÉDÉRIC

Un misérable comme celui-là peut-il imaginer tant d'impostures ?

ARLEQUIN

Tenez, Madame, voilà encore sa bague qu'il m'a mise en gage pour de l'argent qu'il me doit donner tantôt. Regardez mon innocence. Vous qui êtes une princesse, si on vous donnait tant d'argent, de pensions, de bagues, et un joli garçon, est-ce que vous y pourriez tenir ? Mettez la main sur la conscience. Je n'ai rien inventé ; j'ai dit ce que Monsieur Lelio a dit.

HORTENSE (*à part*)

Juste ciel !

LA PRINCESSE (*à Frédéric en s'en allant*)

Je verrai ce que je dois faire de vous, Frédéric ; mais vous êtes le plus indigne et le plus lâche de tous les hommes.

1425

ARLEQUIN

Hélas ! Délivre-moi de la prison.

LA PRINCESSE

Laisse-moi.

HORTENSE (*déconcertée*)

Voulez-vous que je vous suive, Madame ?

LA PRINCESSE

Non, Madame, restez, je suis bien aise d'être seule ; mais ne vous écartez point.

1430

SCÈNE XII

Frédéric, Hortense, Arlequin.

(En montrant Frédéric.)

ARLEQUIN

Me voilà bien accommodé ! Je suis un bel oiseau ! J'aurai bon air en cage ! Et puis après cela fiez-vous aux prophéties ! Prenez des pensions,

et aimez les filles ! Pauvre Arlequin ! Adieu la joie ; je n'userai plus de souliers, on va m'enfermer dans un étui, à cause de ce Sarrasin-là.

1435

FRÉDÉRIC

Que je suis malheureux, Madame ! Vous n'avez jamais paru me vouloir du mal ; dans la situation où m'a mis un zèle imprudent pour les intérêts de la Princesse, puis-je espérer de vous une grâce ?

HORTENSE *(outrée)*

Oui-da, Monsieur, faut-il demander qu'on vous ôte la vie, pour vous délivrer du malheur d'être détesté de tous les hommes ? Voilà, je pense, tout le service qu'on peut vous rendre, et vous pouvez compter sur moi.

1440

SCÈNE XIII

Lélio, arrive, Hortense, Frédéric, Arlequin.

FRÉDÉRIC

Que vous ai-je fait, Madame ?

ARLEQUIN *(voyant Lélio)*

Ah ! Mon maître bien-aimé, venez que je vous baise les pieds, je ne suis pas digne de vous baiser les mains. Vous savez bien le privilège que vous m'avez donné tantôt ; eh bien ce privilège est ma perdition : pour deux ou trois petites miettes de paroles que j'ai lâchées de vous à la Princesse, elle veut que je garde la chambre ; et j'allais faire mes fiançailles.

1445

LÉLIO

Que signifient les paroles qu'il a dites, Madame ? Je m'aperçois qu'il se
passe quelque chose d'extraordinaire dans le palais ; les gardes m'ont
reçu avec une froideur qui m'a surpris ; qu'est-il arrivé ? 1450

HORTENSE

Votre valet, payé par Frédéric, a rapporté à la Princesse ce qu'il vous a
entendu dire dans un moment où vous vous croyiez seul.

LÉLIO

Eh qu'a-t-il rapporté ? 1455

HORTENSE

Que vous aimiez certaine dame ; que vous aviez peur que la Princesse
ne vous l'eût vu regarder pendant la fête, et ne vous l'ôtât, si elle savait
que vous l'aimiez.

LÉLIO

Et cette dame, l'a-t-on nommée ?

HORTENSE

Non ; mais apparemment on la connaît bien ; et voilà l'obligation que
vous avez à Frédéric, dont les présents ont corrompu votre valet. 1460

ARLEQUIN

Oui, c'est fort bien dit ; il m'a corrompu ; j'avais le coeur plus net
qu'une perle ; j'étais tout à fait gentil ; mais depuis que je l'ai fréquenté,
je vaudrais moins d'écus que je ne valais de mailles.

FRÉDÉRIC *(se retirant de son abstraction)*

Oui, Monsieur, je vous l'avouerai encore une fois, j'ai cru bien servir
 l'État et la Princesse en tâchant d'arrêter votre fortune ; suivez ma
 conduite, elle me justifie. Je vous ai prié de travailler à me faire premier
 ministre, il est vrai ; mais quel pouvait être mon dessein ? Suis-je dans
 un âge à souhaiter un emploi si fatigant ? Non, Monsieur ; trente an-
 nées d'exercice m'ont rassasié d'emplois et d'honneurs, il ne me faut
 que du repos ; mais je voulais m'assurer de vos idées, et voir si vous as-
 piriez vous-même au rang que je feignais de souhaiter. J'allais dans ce
 cas parler à la Princesse, et la détourner, autant que j'aurais pu, de re-
 mettre tant de pouvoir entre des mains dangereuses et tout à fait incon-
 nues. Pour achever de vous pénétrer, je vous ai offert ma fille ; vous
 l'avez refusée ; je l'avais prévu, et j'ai tremblé du projet dont je vous ai
 soupçonné sur ce refus, et du succès que pouvait avoir ce projet même.
 Car enfin, vous avez la faveur de la Princesse, vous êtes jeune et ai-
 mable, tranchons le mot, vous pouvez lui plaire, et jeter dans son coeur
 de quoi lui faire oublier ses véritables intérêts et les nôtres, qui étaient
 qu'elle épousât le roi de Castille. Voilà ce que j'appréhendais, et la rai-
 son de tous les efforts que j'ai fait contre vous. Vous m'avez cru jaloux
 de vous, quand je n'étais inquiet que pour le bien public. Je ne vous le
 reproche pas : les vues jalouses et ambitieuses ne sont que trop ordi-
 naires à mes pareils ; et ne me connaissant pas, il vous était permis de
 me confondre avec eux, de méconnaître un zèle assez rare, et qui
 d'ailleurs se montrait par des actions équivoques. Quoi qu'il en soit,
 tout louable qu'il est, ce zèle, je me vois près d'en être la victime. J'ai
 combattu vos desseins, parce qu'ils m'ont paru dangereux. Peut-être
 êtes-vous digne qu'ils réussissent, et la manière dont vous en userez
 avec moi dans l'état où je suis, l'usage que vous ferez de votre crédit au-
 près de la Princesse, enfin la destinée que j'éprouverai, décidera de
 l'opinion que je dois avoir de vous. Si je pérís après d'aussi louables in-
 tentions que les miennes, je ne me serai point trompé sur votre compte ;
 je périrai du moins avec la consolation d'avoir été l'ennemi d'un
 homme qui, en effet, n'était pas vertueux. Si je ne pérís pas, au

contraire, mon estime, ma reconnaissance et mes satisfactions vous attendent.

ARLEQUIN

Il n'y aura donc que moi qui resterai un fripon, faute de savoir faire une harangue.

1500

LÉLIO *(à Frédéric)*

Je vous sauverai si je puis, Frédéric ; vous me faites du tort ; mais l'honnête homme n'est pas méchant, et je ne saurais refuser ma pitié aux opprobres dont vous couvrez votre caractère.

(Il s'en va.)

FRÉDÉRIC

Votre pitié !... Adieu, Lelio ; peut-être à votre tour aurez-vous besoin de la mienne.

1505

(Arlequin sort en pleurant.)

LÉLIO *(à Arlequin)*

Va m'attendre.

SCÈNE XIV

Lelio, Hortense.

LÉLIO

Vous l'avez prévu, Madame, mon amour vous met dans le péril, et je n'ose presque vous regarder.

HORTENSE

Quoi ! L'on va peut-être me séparer d'avec vous, et vous ne voulez pas
me regarder, ni voir combien je vous aime ! Montrez-moi du moins
combien vous m'aimez, je veux vous voir. 1510

LÉLIO *(lui baisant la main)*

Je vous adore.

HORTENSE

J'en dirai autant que vous, si vous le voulez ; cela ne tient à rien ; je ne
vous verrai plus, je ne me gêne point, je dis tout. 1515

LÉLIO

Quel bonheur ! Mais qu'il est traversé ; cependant, Madame, ne vous
alarmez point, je vais déclarer qui je suis à la Princesse, et lui avouer...

HORTENSE

Lui dire qui vous êtes !... Je vous le défends ; c'est une âme violente, elle
vous aime, elle se flattait que vous l'aimiez, elle vous aurait épousé, tout
inconnu que vous lui êtes ; elle verrait à présent que vous lui convenez. 1520
Vous êtes dans son palais sans secours, vous m'avez donné votre coeur,
tout cela serait affreux pour elle ; vous péririez, j'en suis sûre ; elle est
déjà jalouse, elle deviendrait furieuse, elle en perdrait l'esprit ; elle au-
rait raison de le perdre, je le perdrais comme elle, et toute la terre le
perdrait. Je sens cela ; mon amour le dit ; fiez-vous à lui, il vous connaît 1525
bien. Se voir enlever un homme comme vous ! Vous ne savez pas ce que
c'est ; j'en frémis, n'en parlons plus. Laissez-vous gouverner ; réglons-
nous sur les événements, je le veux. Peut-être allez-vous être arrêté ; ne
restons point ici, retirons-nous ; je suis mourante de frayeur pour vous ;
mon cher Prince, que vous m'avez donné d'amour ! N'importe, je vous 1530

le pardonne, sauvez-vous, je vous en promets encore davantage. Adieu ;
ne restons point à présent ensemble, peut-être nous verrons-nous libres.

LÉLIO

Je vous obéis ; mais si l'on s'en prend à vous, vous devez me laisser
faire.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

HORTENSE *(seule)*

La Princesse m'envoie chercher : que je crains la conversation que nous aurons ensemble ! Que me veut-elle ? Aurait-elle encore découvert quelque chose ? Il a fallu me servir d'Arlequin, qui m'a paru fidèle. On n'a permis qu'à lui de voir Lélío. M'aurait-il trahi ? L'aurait-on surpris ? Voici quelqu'un, retirons-nous, c'est peut-être la Princesse, et je ne veux pas qu'elle me voie dans ce moment-ci.

1535
1540

SCÈNE II

Arlequin, Lisette.

LISETTE

Il semble que vous vous défiez de moi, Arlequin ; vous ne m'apprenez rien de ce qui vous regarde. La Princesse vous a tantôt envoyé chercher ; est-elle encore fâchée contre nous ? Qu'a-t-elle dit ?

ARLEQUIN

D'abord, elle ne m'a rien dit, elle m'a regardé d'un air suffisant ; moi, la peur m'a pris ; je me tenais comme cela tout dans un tas ; ensuite elle m'a dit : approche. J'ai donc avancé un pied, et puis un autre pied, et

1545

puis un troisième pied, et de pied en pied je me suis trouvé vers elle,
mon chapeau sur mes deux mains.

LISETTE

Après ?...

1550

ARLEQUIN

Après, nous sommes entrés en conversation ; elle m'a dit : veux-tu que
je te pardonne ce que tu as fait ? Tout comme il vous plaira, ai-je dit, je
n'ai rien à vous commander, ma bonne dame. Elle a répondu : Va-t'en
dire à Hortense que ton maître, à qui on t'a permis de parler, t'a donné
en secret ce billet pour elle. Tu me rapporteras sa réponse. Madame,
dormez en repos, et tenez-vous gaillarde ; vous voyez le premier homme
du monde pour donner une bourde, vous ne la donneriez pas mieux que
moi ; car je mens à faire plaisir, foi de garçon d'honneur.

1555

LISETTE

Vous avez pris le billet ?

ARLEQUIN

Oui, bien proprement.

1560

LISETTE

Et vous l'avez porté à Hortense ?

ARLEQUIN

Oui, mais la prudence m'a pris, et j'ai fait une réflexion ; j'ai dit : Par la
mardi, c'est que cette Princesse avec Hortense veut éprouver si je serai
encore un coquin.

LISETTE

Hé bien, à quoi vous a conduit cette réflexion-là ? Avez-vous dit à Hortense que ce billet venait de la Princesse, et non pas de Monsieur Léo ? ¹⁵⁶⁵

ARLEQUIN

Vous l'avez deviné, ma mie.

LISETTE

Et vous croyez qu'Hortense est de concert avec la Princesse, et qu'elle lui rendra compte de votre sincérité ?

ARLEQUIN

Eh quoi donc ? Elle ne l'a pas dit ; mais plus fin que moi n'est pas bête. ¹⁵⁷⁰

LISETTE

Qu'a-t-elle répondu à votre message ?

ARLEQUIN

Oh, elle a voulu m'enjôler, en me disant que j'étais un honnête garçon ; ensuite elle a fait semblant de griffonner un papier pour Monsieur Léo.

LISETTE

Qu'elle vous a recommandé de lui rendre ?

ARLEQUIN

Oui ; mais il n'aura pas besoin de lunettes pour le lire ; c'est encore une attrape qu'on me fait. ¹⁵⁷⁵

LISETTE

Et qu'en ferez-vous donc ?

ARLEQUIN

Je n'en sais rien ; mon honneur est dans l'embarras là-dessus.

LISETTE

Il faut absolument le remettre à la Princesse, Arlequin, n'y manquez pas ; son intention n'était pas que vous avouassiez que ce billet venait d'elle ; par bonheur que votre aveu n'a servi qu'à persuader à Hortense qu'elle pouvait se fier à vous ; peut-être même ne vous aurait-elle pas donné un billet pour Lélío sans cela ; votre imprudence a réussi ; mais encore une fois, remettez la réponse à la Princesse, elle ne vous pardonnera qu'à ce prix.

1580

1585

ARLEQUIN

Votre foi ?

LISETTE

J'entends du bruit, c'est peut-être elle qui vient pour vous le demander. Adieu ; vous me direz ce qui en sera arrivé.

SCÈNE III

Arlequin, La Princesse.

ARLEQUIN *(seul un moment)*

Tantôt on voulait m'emprisonner pour une fourberie ; et à cette heure, ¹⁵⁹⁰
pour une fourberie, on me pardonne. Quel galimatias que l'honneur de
ce pays-ci !

LA PRINCESSE

As-tu vu Hortense ?

ARLEQUIN

Oui, Madame, je lui ai menti, suivant votre ordonnance.

LA PRINCESSE

A-t-elle fait réponse ?

¹⁵⁹⁵

ARLEQUIN

Notre tromperie va à merveille ; j'ai un billet doux pour Monsieur Léo.

LA PRINCESSE

Juste ciel ! Donne vite et retire-toi.

ARLEQUIN *(après avoir fouillé dans toutes ses poches, les vide, et en tire toutes sortes de
brimborions)*

Ah ! Le maudit tailleur, qui m'a fait des poches percées ! Vous verrez
que la lettre aura passé par ce trou-là. Attendez, attendez, j'oubliais une
poche ; la voilà. Non ; peut-être que je l'aurai oubliée à l'office, où j'ai ¹⁶⁰⁰
été pour me rafraîchir.

(Arlequin s'en va... Elle continue.)

LA PRINCESSE

Va la chercher, et me l'apporte sur-le-champ...

SCÈNE IV

(seule)

LA PRINCESSE (seule)

Indigne amie, tu lui fais réponse, et me voici convaincue de ta trahison, tu ne l'aurais jamais avoué sans ce malheureux stratagème, qui ne m'instruit que trop ; allons, poursuivons mon projet, privons l'ingrat de ses honneurs, qu'il ait la douleur de voir son ennemi en sa place, pro-¹⁶⁰⁵ mettons ma main au roi de Castille, et punissons après les deux perfides de la honte dont ils me couvrent. La voici ; contraignons-nous, en attendant le billet qui doit la convaincre.

SCÈNE V

La Princesse, Hortense.

1610

HORTENSE

Je me rends à vos ordres, Madame, on m'a dit que vous vouliez me parler.

LA PRINCESSE

Vous jugez bien que, dans l'état où je suis, j'ai besoin de consolation, Hortense ; et ce n'est qu'à vous seule à qui je puis ouvrir mon coeur.

HORTENSE

Hélas ! Madame, j'ose vous assurer que vos chagrins sont les miens.

1615

(à part)

LA PRINCESSE (à part)

Je le sais bien, perfide... Je vous ai confié mon secret comme à la seule amie que j'aie au monde ; Lélío ne m'aime point, vous le savez.

HORTENSE

On aurait de la peine à se l'imaginer ; et à votre place, je voudrais encore m'éclaircir. Il entre peut-être dans son coeur plus de timidité que d'indifférence.

1620

LA PRINCESSE

De la timidité, Madame ! Votre amitié pour moi vous fournit des motifs de consolation bien faibles, ou vous êtes bien distraite !

HORTENSE

On ne peut être plus attentive que je le suis, Madame.

LA PRINCESSE

Vous oubliez pourtant les obligations que je vous ai ; lui, n'oser me dire qu'il m'aime ! Eh ! Ne l'avez-vous pas informé de ma part des sentiments que j'avais pour lui ?

1625

HORTENSE

J'y pensais tout à l'heure, Madame ; mais je crains de l'en avoir mal informé. Je parlais pour une princesse ; la matière était délicate, je vous

aurai peut-être un peu trop ménagée, je me serai expliquée d'une manière obscure, Léo ne m'aura pas entendue et ce sera ma faute.

1630

LA PRINCESSE

Je crains, à mon tour, que votre ménagement pour moi n'ait été plus loin que vous ne dites ; peut-être ne l'avez-vous pas entretenu de mes sentiments ; peut-être l'avez-vous trouvé prévenu pour une autre ; et vous, qui prenez à mon coeur un intérêt si tendre, si généreux, vous m'avez fait un mystère de tout ce qui s'est passé ; c'est une discrétion prudente, dont je vous crois très capable.

1635

HORTENSE

Je lui ai dit que vous l'aimiez, Madame, soyez-en persuadée.

LA PRINCESSE

Vous lui avez dit que je l'aimais, et il ne vous a pas entendue, dites-vous ? Ce n'est pourtant pas s'expliquer d'une manière énigmatique ; je suis outrée, je suis trahie, méprisée, et par qui, Hortense ?

1640

HORTENSE

Madame, je puis vous être importune en ce moment-ci ; je me retirerai, si vous voulez.

LA PRINCESSE

C'est moi qui vous suis à charge ; notre conversation vous fatigue, je le sens bien ; mais cependant restez, vous me devez un peu de complaisance.

1645

HORTENSE

Hélas ! Madame, si vous lisiez dans mon coeur, vous verriez combien vous m'inquiétez.

(à part)

LA PRINCESSE (à part)

Ah ! Je n'en doute pas... Arlequin ne vient point... Calmez cependant vos inquiétudes sur mon compte ; ma situation est triste, à la vérité ; j'ai été le jouet de l'ingratitude et de la perfidie ; mais j'ai pris mon parti. Il ne me reste plus qu'à découvrir ma rivale, et cela va être fait ; vous auriez pu me la faire connaître, sans doute ; mais vous la trouvez trop coupable, et vous avez raison. 1650

HORTENSE

Votre rivale ! Mais en avez-vous une, ma chère Princesse ? Ne serait-ce pas moi que vous soupçonneriez encore ? Parlez-moi franchement, c'est moi, vos soupçons continuent. Lélío, disiez-vous tantôt, m'a regardée pendant la fête, Arlequin en dit autant, vous me condamnez là-dessus, vous n'envisagez que moi : voilà comment l'amour juge. Mais mettez-vous l'esprit en repos ; souffrez que je me retire, comme je le voulais. Je suis prête à partir tout à l'heure, indiquez-moi l'endroit où vous voulez que j'aille, ôtez-moi la liberté, s'il est nécessaire, rendez-la ensuite à Lélío, faites-lui un accueil obligeant, rejetez sa détention sur quelques faux avis ; montrez-lui dès aujourd'hui plus d'estime, plus d'amitié que jamais, et de cette amitié qui le frappe, qui l'avertisse de vous étudier ; et dans trois jours, dans vingt-quatre heures, peut-être saurez-vous à quoi vous en tenir avec lui. Vous voyez comment je m'y prends avec vous ; voilà, de mon côté, tout ce que je puis faire. Je vous offre tout ce qui dépend de moi pour vous calmer, bien mortifiée de n'en pouvoir faire davantage. 1660
1665

LA PRINCESSE

Non, Madame, la vérité même ne peut s'expliquer d'une manière plus naïve. Et que serait-ce donc que votre coeur, si vous étiez coupable après cela ? Calmez-vous, j'attends des preuves incontestables de votre innocence. À l'égard de Lélío, je donne la place à Frédéric, qui n'a péché, j'en suis sûre, que par excès de zèle. Je l'ai envoyé chercher, et je veux le charger du soin de mettre Lélío en lieu où il ne pourra me nuire ; il m'échapperait s'il était libre, et me rendrait la fable de toute la terre. 1670

HORTENSE

Ah ! Voilà d'étranges résolutions, Madame.

LA PRINCESSE

Elles sont judicieuses.

SCÈNE VI

La Princesse, Hortense, Arlequin.

1680

ARLEQUIN

Madame, c'est là le billet que Madame Hortense m'a donné... La voilà pour le dire elle-même.

HORTENSE

Oh ciel !

(Il s'en va.)

LA PRINCESSE

Va-t'en.

HORTENSE

Souvenez-vous que vous êtes généreuse.

1685

(lit)

LA PRINCESSE *(lit)*

Arlequin est le seul par qui je puisse vous avertir de ce que j'ai à vous dire, tout dangereux qu'il est peut-être de s'y fier ; il vient de me donner une preuve de fidélité, sur laquelle je crois pouvoir hasarder ce billet pour vous, dans le péril où vous êtes. Demandez à parler à la Princesse, plaignez-vous avec douleur de votre situation, calmez son cœur, et n'oubliez rien de ce qui pourra lui faire espérer qu'elle touchera le vôtre... Devenez libre, si vous voulez que je vive ; fuyez après, et laissez à mon amour le soin d'assurer mon bonheur et le vôtre.

1690

LA PRINCESSE

Je ne sais où j'en suis.

HORTENSE

C'est lui qui m'a sauvé la vie.

1695

LA PRINCESSE

Et c'est vous qui m'arrachez la mienne. Adieu ; je vais me résoudre à ce que je dois faire.

HORTENSE

Arrêtez un moment, Madame, je suis moins coupable que vous ne pensez... Elle fuit... Elle ne m'écoute point ; cher Prince, qu'allez-vous devenir... Je me meurs, c'est moi, c'est mon amour qui vous perd ! Mon amour ! Ah ! Juste ciel ! Mon sort sera-t-il de vous faire périr ? Cherchons-lui partout du secours. Voici Frédéric ; essayons de le gagner lui-même. 1700

SCÈNE VII

Frédéric, Hortense.

HORTENSE

Seigneur, je vous demande un moment d'entretien. 1705

FRÉDÉRIC

J'ai ordre d'aller trouver la Princesse, Madame.

HORTENSE

Je le sais, et je n'ai qu'un mot à vous dire. Je vous apprends que vous allez remplir la place de Lélío.

FRÉDÉRIC

Je l'ignorais ; mais si la Princesse le veut, il faudra bien obéir.

HORTENSE

Vous haïssez Lélío, il ne mérite plus votre haine, il est à plaindre aujourd'hui. 1710

FRÉDÉRIC

J'en suis fâché, mais son malheur ne me surprend point ; il devait même lui arriver plus tôt : sa conduite était si hardie...

HORTENSE

Moins que vous ne croyez, Seigneur ; c'est un homme estimable, plein d'honneur.

1715

FRÉDÉRIC

À l'égard de l'honneur, je n'y touche pas ; j'attends toujours à la dernière extrémité pour décider contre les gens là-dessus.

HORTENSE

Vous ne le connaissez pas, soyez persuadé qu'il n'avait nulle intention de vous nuire.

FRÉDÉRIC

J'aurais besoin pour cet article-là d'un peu plus de crédulité que je n'en ai, Madame.

1720

HORTENSE

Laissons donc cela, Seigneur ; mais me croyez-vous sincère ?

FRÉDÉRIC

Oui, Madame, très sincère, c'est un titre que je ne pourrais vous disputer sans injustice ; tantôt, quand je vous ai demandé votre protection, vous m'avez donné des preuves de franchise qui ne souffrent pas un mot de réplique.

1725

HORTENSE

Je vous regardais alors comme l'auteur d'une intrigue qui m'était fâcheuse ; mais achevons. La Princesse a des desseins contre Lélío, dont elle doit vous charger ; détournez-la de ces desseins ; obtenez d'elle que Lélío sorte dès à présent de ses Etats ; vous n'obligerez point un ingrat. ¹⁷³⁰
Ce service que vous lui rendrez, que vous me rendrez à moi-même, le fruit n'en sera pas borné pour vous au seul plaisir d'avoir fait une bonne action, je vous en garantis des récompenses au-dessus de ce que vous pourriez vous imaginer, et telles enfin que je n'ose vous le dire.

FRÉDÉRIC

Des récompenses, Madame ! Quand j'aurais l'âme intéressée, que pourrais-je attendre de Lélío ? Mais, grâce au ciel, je n'envie ni ses biens ni ses emplois ; ses emplois, j'en accepterai l'embarras, s'il le faut, par dévouement aux intérêts de la Princesse. À l'égard de ses biens, l'acquisition en a été trop rapide et trop aisée à faire ; je n'en voudrais pas, quand il ne tiendrait qu'à moi de m'en saisir ; je rougirais de les mêler avec les miens ; c'est à l'État à qui ils appartiennent, et c'est à l'État à les reprendre. ¹⁷⁴⁰

HORTENSE

Ha Seigneur ! Que l'État s'en saisisse, de ces biens dont vous parlez, si on les lui trouve.

FRÉDÉRIC

Si on les lui trouve ? C'est fort bien dit, Madame ; car les aventuriers prennent leurs mesures ; il est vrai que, lorsqu'on les tient, on peut les engager à révéler leur secret. ¹⁷⁴⁵

HORTENSE

Si vous saviez de qui vous parlez, vous changeriez bien de langage ; je n'ose en dire plus, je jetterais peut-être Léo dans un nouveau péril. Quoi qu'il en soit, les avantages que vous trouveriez à le servir n'ont point de rapport à sa fortune présente ; ceux dont je vous entretiens sont d'une autre sorte, et bien supérieurs. Je vous le répète : vous ne ferez jamais rien qui puisse vous en apporter de si grands, je vous en donne ma parole ; croyez-moi, vous m'en remercieriez.

FRÉDÉRIC

Madame, modérez l'intérêt que vous prenez à lui ; supprimez des promesses dont vous ne remarquez pas l'excès, et qui se décréditent d'elles-mêmes. La Princesse a fait arrêter Léo, et elle ne pouvait se déterminer à rien de plus sage. Si, avant que d'en venir là, elle m'avait demandé mon avis, ce qu'elle a fait, j'aurais cru, je vous jure, être obligé en conscience de lui conseiller de le faire ; cela posé, vous voyez quel est mon devoir dans cette occasion-ci, Madame, la conséquence est aisée à tirer.

HORTENSE

Très aisée, seigneur Frédéric ; vous avez raison ; dès que vous me renvoyez à votre conscience, tout est dit ; je sais quelle espèce de devoirs sa délicatesse peut vous dicter.

FRÉDÉRIC

Sur ce pied-là, Madame, loin de conseiller à la Princesse de laisser échapper un homme aussi dangereux que Léo, et qui pourrait le devenir encore, vous approuverez que je lui montre la nécessité qu'il y a de m'en laisser disposer d'une manière qui sera douce pour Léo, et qui pourtant remédiera à tout.

(À part.)

HORTENSE

Qui remédiera à tout !... Le scélérat ! Je serais curieuse, seigneur Frédéric, de savoir par quelles voies vous rendriez Léo suspect ; voyons, de grâce, jusqu'où l'industrie de votre iniquité pourrait tromper la Princesse sur un homme aussi ennemi du mal que vous l'êtes du bien ; car voilà son portrait et le vôtre.

1775

FRÉDÉRIC

Vous vous emportez sans sujet, Madame ; encore une fois, cachez vos chagrins sur le sort de cet inconnu ; ils vous feraient tort, et je ne voudrais pas que la Princesse en fût informée. Vous êtes du sang de nos souverains ; Léo travaillait à se rendre maître de l'État ; son malheur vous consterne : tout cela amènerait des réflexions qui pourraient vous embarrasser.

1780

HORTENSE

Allez, Frédéric, je ne vous demande plus rien ; vous êtes trop méchant pour être à craindre ; votre méchanceté vous met hors d'état de nuire à d'autres qu'à vous-même ; à l'égard de Léo, sa destinée, non plus que la mienne, ne relèvera jamais de la lâcheté de vos pareils.

1785

FRÉDÉRIC

Madame, je crois que vous voudrez bien me dispenser d'en écouter davantage ; je puis me passer de vous entendre achever mon éloge. Voici Monsieur l'Ambassadeur, et vous me permettrez de le joindre.

SCÈNE VIII

L'Ambassadeur, Hortense, Frédéric.

HORTENSE

Il me fera raison de vos refus. Seigneur, daignez m'accorder une grâce ;
je vous la demande avec la confiance que l'Ambassadeur d'un roi si van-¹⁷⁹⁰
té me paraît mériter. La Princesse est irritée contre Lelio ; elle a dessein
de le mettre entre les mains du plus grand ennemi qu'il ait ici, c'est Fré-
déric. Je réponds cependant de son innocence. Vous en dirai-je encore
plus, Seigneur ? Lelio m'est cher, c'est avoué que je donne au péril où il¹⁷⁹⁵
est ; le temps vous prouvera que j'ai pu le faire. Sauvez Lelio, Seigneur,
engagez la Princesse à vous le confier ; vous serez charmé de l'avoir ser-
vi, quand vous le connaîtrez, et le roi de Castille même vous saura gré
du service que vous lui rendrez.

FRÉDÉRIC

Dès que Lelio est désagréable à la Princesse, et qu'elle l'a jugé coupable,¹⁸⁰⁰
Monsieur l'Ambassadeur n'ira point lui faire une prière qui lui déplai-
rait.

L'AMBASSADEUR

J'ai meilleure opinion de la Princesse ; elle ne désapprouvera pas une
action qui d'elle-même est louable. Oui, Madame, la confiance que vous
avez en moi me fait honneur, je ferai tous mes efforts pour la rendre¹⁸⁰⁵
heureuse.

HORTENSE

Je vois la Princesse qui arrive, et je me retire, sûre de vos bontés.

SCÈNE IX

La Princesse, Frédéric, L'Ambassadeur.

LA PRINCESSE

Qu'on dise à Hortense de venir, et qu'on amène Léo.

L'AMBASSADEUR

Madame, puis-je espérer que vous voudrez bien obliger le roi de Castille ? Ce prince, en me chargeant des intérêts de son cœur auprès de vous, m'a recommandé encore d'être secourable à tout le monde ; c'est donc en son nom que je vous prie de pardonner à Léo les sujets de colère que vous pouvez avoir contre lui. Quoiqu'il ait mis quelque obstacle aux désirs de mon maître, il faut que je lui rende justice ; il m'a paru très estimable, et je saisis avec plaisir l'occasion qui s'offre de lui être utile.

1810

1815

FRÉDÉRIC

Rien de plus beau que ce que fait Monsieur l'Ambassadeur pour Léo, Madame ; mais je m'expose encore à vous dire qu'il y a du risque à le rendre libre.

1820

L'AMBASSADEUR

Je le crois incapable de rien de criminel.

LA PRINCESSE

Laissez-nous, Frédéric.

FRÉDÉRIC

Souhaitez-vous que je revienne, Madame ?

LA PRINCESSE

Il n'est pas nécessaire.

SCÈNE X

L'Ambassadeur, La

1825

LA PRINCESSE

La prière que vous me faites aurait suffi, Monsieur, pour m'engager à rendre la liberté à Lélío, quand même je n'y aurais pas été déterminée ; mais votre recommandation doit hâter mes résolutions, et je ne l'envoie chercher que pour vous satisfaire.

SCÈNE XI

Lélío, Hortense entrent.

1830

LA PRINCESSE

Lélío, je croyais avoir à me plaindre de vous ; mais je suis détrompée. Pour vous faire oublier le chagrin que je vous ai donné, vous aimez Hortense, elle vous aime, et je vous unis ensemble. Pour vous, Monsieur, qui m'avez prié si généreusement de pardonner à Lélío, vous pouvez informer le Roi votre maître que je suis prête à recevoir sa main et à lui donner la mienne. J'ai grande idée d'un prince qui sait se choisir des ministres aussi estimables que vous l'êtes, et son coeur...

1835

L'AMBASSADEUR

Madame, il ne me siérait pas d'en entendre davantage ; c'est le roi de Castille lui-même qui reçoit le bonheur dont vous le comblez.

LA PRINCESSE

Vous, Seigneur ! Ma main est bien due à un prince qui la demande d'une manière si galante et si peu attendue. ¹⁸⁴⁰

LÉLIO

Pour moi, Madame, il ne me reste plus qu'à vous jurer une reconnaissance éternelle. Vous trouverez dans le prince de Léon tout le zèle qu'il eut pour vous en qualité de ministre ; je me flatte qu'à son tour le roi de Castille voudra bien accepter mes remerciements. ¹⁸⁴⁵

LE ROI DE CASTILLE

Prince, votre rang ne me surprend point : il répond aux sentiments que vous m'avez montrés.

(à Hortense)

LA PRINCESSE *(à Hortense)*

Allons, Madame, de si grands événements méritent bien qu'on se hâte de les terminer.

ARLEQUIN

Pourtant, sans moi, il y aurait eu encore du tapage. ¹⁸⁵⁰

LÉLIO

Suis-moi, j'aurai soin de toi.